This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

FRAGMENS

DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

Marina Mniszech

PAR

M. le Comte Arthur Potocki.

1re livraison.

A PARIS,
CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL;
ROUSSEAU, RUE DE RICHELIEU, N°. 107.

1830.

D 25374

MARINA MNISZECH.

FRAGMENS

DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

Marina Mniszech

PAR

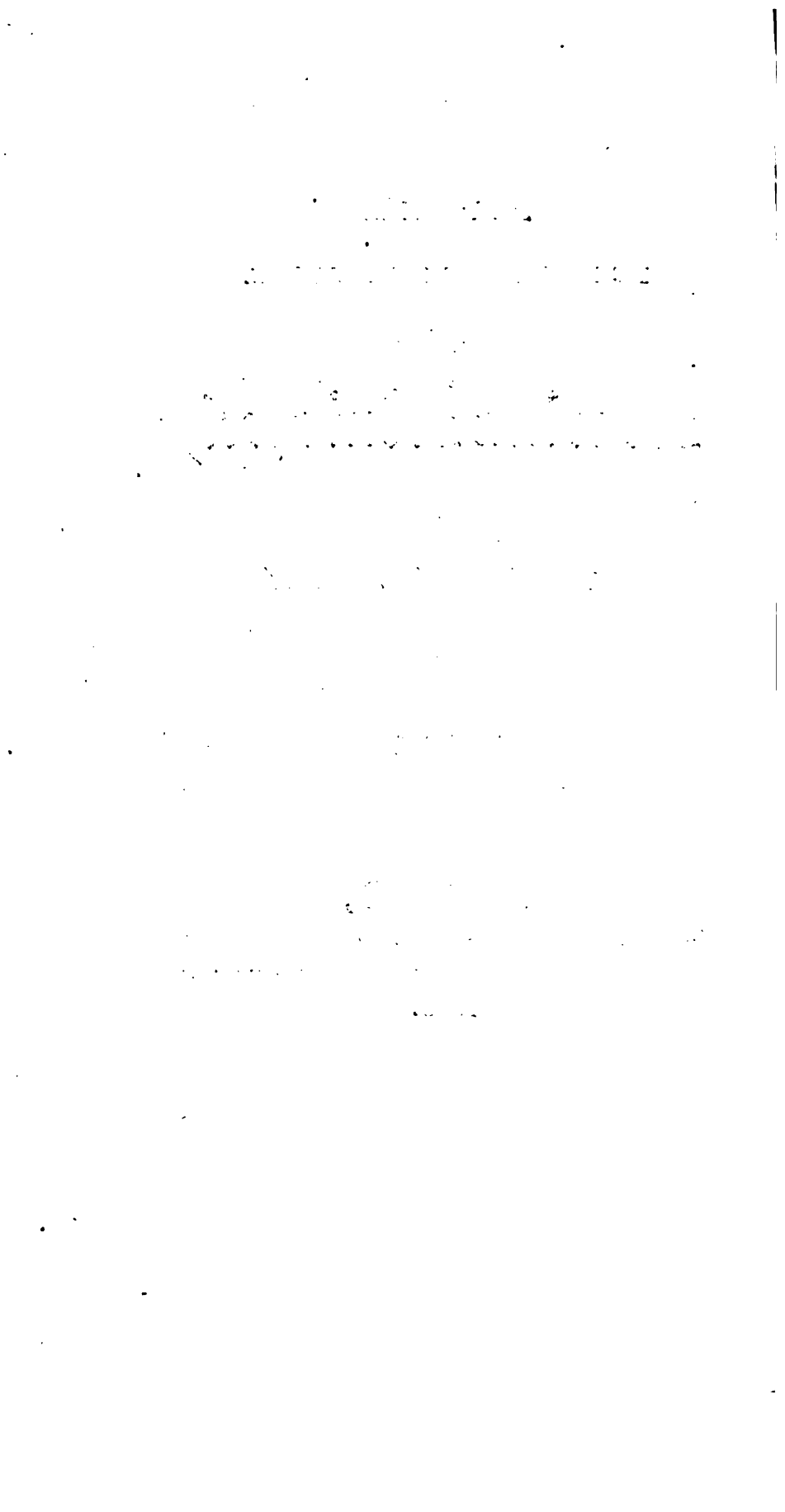
M. le Comte Arthur Potocki.

1re livraison.

A PARIS,
CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL;
ROUSSEAU, RUE DE RICHELIEU, N°. 107.

1830.

D 26341



INTRODUCTION.

Une funeste catastrophe avait enseveli sous ses débris un pays entier et son antique gloire, et avait réduit les citoyens libres, d'une patrie libre, à la

condition d'habitans sans droits d'une terre sans nom.

Un homme au bras puissant déblaya une partie de ces décombres. Il cherchait une arme qui pût servir ses projets, et la trouva aussi trempée, aussi brillante qu'elle l'était lorsqu'elle échappa aux nobles mains qui s'en étaient saisies pour donner plus d'éclat à la protestation d'une généreuse impuissance.

Cet homme tombe : son ouvrage allait le suivre dans sa chute, s'il n'avait été préservé par une volonté toujours déterminée par ce qui était juste et magnanime, obéissant aux inspirations d'une âme dont l'idée dominante fut le desir de rendre les hommes meilleurs et plus

heureux. Les instrumens de tant de nobles pensées devaient être rares : mais le germe, jeté d'en haut, ne peut se perdre ; il s'enfonce en terre, se développe, et porte tôt ou tard son fruit. L'œuf de l'aigle serait couvé par le hibou, que le jeune aiglon ne s'en élancerait pas moins vers l'astre du jour.

Errant au milieu de ces ruines à moitié relevées, cherchant dans le présent l'histoire du passé et des espérances pour l'avenir, mes yeux se portèrent sur un vieux parchemin roulé. Je m'en saisis avec empressement : c'était un manuscrit où l'on avait employé ce dialecte demi latin, demi polonais, qui, vers la moitié du dix-septième siècle, avait pris un moment la place d'une langue simple et énergique déjà illustrée par

de grands écrivains. Arrêté à tous momens par la difficulté de comprendre, ce ne fut qu'au bout d'un certain temps que je fis la triste découverte que mon manuscrit, loin d'avoir été perdu, n'avait été probablement que négligé. Cependant n'ayant rien de mieux à faire, je me mis à le traduire; et, m'attachant peu à peu à cet ouvrage plutôt par la peine qu'il me coûtait, que par l'intérêt qu'il m'inspirait, je finis par supposer qu'on pourrait être bien aise de trouver réunis quelques-uns des événemens les plus extraordinaires de l'histoire de Pologne, tels qu'ils ont été rapportés par les auteurs contemporains.

Le premier des événemens racontés dans le manuscrit, se place sous le règne de Sigismond III. Ce prince, roi

héréditaire de Suède, porté par l'élection au trône de Pologne, ayant nourri l'espérance bien fondée de se saisir du sceptre de Russie, s'était vu au moment de chercher un asile sur une terre étrangère. Froid, taciturne, ne prenant conseil que de lui-même, il ne sut pas s'identifier avec la nation qui l'avait choisi et qui, à son tour, renonçant à le comprendre, ne voulut plus le seconder. Le besoin de consolider l'autorité souveraine était évident; mais le prince s'y trouvant porté plutôt par instinct que par raisonnement, ne sentit pas que c'était dans les institutions mêmes qu'il devait chercher ce pouvoir dont, à chaque élection, il s'était détaché une partie au profit d'une noblesse jalouse de conserver, et, qui plus est, d'augmenter ce qu'elle croyait être ses

droits. Elevée dans l'étude des classiques latins, parlant habituellement leur langue, se croyant constituer à elle seule la nation, elle cherchait à se modeler sur ces Romains qui regardaient comme indigne d'eux toute autre occupation que celle de défendre ou de conseiller la chose publique, et laissaient à une classe asservie le soin de pourvoir à leurs besoins; cela explique comment des hommes si passionnés pour la liberté, n'eurent ni la générosité ni la prévoyance d'appeler le grand nombre à partager ses bienfaits et s'en assurer ainsi la jouissance.

Cette noblesse nombreuse, puisqu'elle s'élevait au dixième d'une population de quatorze millions d'habitans, pré-

sentait une foule d'individus qui, par nécessité ou par affection, se groupaient autour des familles les plus riches et les plus puissantes. Ce qui donna à ces dernières une grande influence au dedans et les mit au dehors en état de soutenir des guerres à leurs propres frais, soit pour le compte de la république, comme Zamoïski qui, en 1582, leva une armée pour défendre les frontières du royaume menacées par les Turcs; Radziwill qui, en 1608, fournit à Chodkiewicz les moyens de continuer, en Livonie, contre la Suède, cette lutte couronnée de si brillans succès : soit pour leur propre compte, comme les Potocki qui, en 1607, levèrent une armée, battirent quatre-vingt mille Turcs et Tartares, et assirent sur le trône de Valachie leur neveu Constantin, fils d'Hié-

ronyme Mohil *, ou enfin comme les Mniszech qui placèrent Dimitre sur le trône de Moscovie. Ce Dimitre, traité d'imposteur par les Russes qui l'avaient reçu de l'étranger et par les Polonais, jaloux de l'éclat que son élévation jetait sur la famille des Mniszech, a, malgré ses malheurs, laissé des doutes sur son identité. Plusieurs auteurs contemporains n'hésitent pas à le reconnaître pour le véritable fils d'Iwan Wasiliewicz *le Terrible*. Peu d'historiens ont pris sur eux de décider positivement la question ; et, sans trop de hardiesse, on peut supposer que si lui et sa postérité s'étaient maintenus sur le trône, personne n'aurait mis sa légitimité en doute. Margeret, français, qui, sous

* Voyez Niemcewicz, Histoire de Sigismond III. Livre 5.

plusieurs règnes, avait été employé en Russie, et qui la quitta sous Dimitre, accorde de grandes qualités à ce prince, rejette l'idée qu'il fut un imposteur, et prétend que lui et beaucoup d'autres avaient connu le moine Hregori Otrepiew, avec lequel les ennemis de Dimitre cherchaient à le confondre. Pour le second Dimitre qui, évidemment, était un imposteur, s'il se trouve présenté dans mon manuscrit avec quelque apparence de merveilleux, il est encore en cela conforme à Kobierzyki, estimable auteur contemporain qui dit, en parlant de lui :

Certè Judæum fuisse suspicionem movit inter fugientis è castris supellectilem repertum Thalmut, multique Hebræi codices et

syngraphæ Judaicis exaratæ characteribus *.

Au reste, qu'on explique comment un homme dont, jusqu'à présent, le nom et l'état sont ignorés, n'eut qu'à se présenter à Starodoub, ville considérable, pour s'y faire reconnaître par la foule, au milieu de laquelle il choisit, au hasard, un homme qu'il chargea d'annoncer au soi-disant usurpateur Schouiski, que Dimitre vivait encore et qu'il redemandait sa couronne. Cet homme s'acquitta de sa périlleuse commission, et mourut dans les plus affreux

* Le soupçon qu'il était Juif acquit de la probabilité lorsqu'après sa fuite du camp, on trouva parmi ses effets le Talmud, plusieurs livres cabalistiques et des talismans où étaient gravés des caractères hébreux.

Historiæ Wladislai. Liber 5, *Page* 320.

tourmens en proclamant qu'il était l'envoyé du véritable Dimitre.

Toute notice plus étendue serait inutile en tête d'une narration entièrement conforme à l'histoire, quant aux principaux événemens.

CHAPITRE PREMIER.

C'était un vendredi soir : la petite auberge isolée, située au milieu de la forêt à trois milles de Zulosz, retentissait de sons confus dont les uns semblaient être l'expression de la joie, et les autres rapides et monotones, s'élevant et s'abaissant régulièrement, par-

taient évidemment d'une foule réunie pour adresser ses vœux à la Divinité. La lumière qui sortait des fenêtres ou qui s'échappait à travers les ais mal joints du bâtiment, perçait une nuit pluvieuse, et éclairait les arbres d'alentour que le vent du nord agitait dans tous les sens.

Devant la porte on voyait quelques charrettes attelées de chevaux petits, mais vigoureux et patiens. Ils ne donnaient signe de vie qu'en secouant par intervalle l'eau qui inondait leur crinière. Le reste du temps, immobiles et la tête baissée, ils attendaient leurs maîtres avec résignation : c'était de bons paysans qui, passant près du seul endroit habité à plusieurs lieues à la ronde, n'auraient pas cru pouvoir se dispenser de s'y arrêter pour prendre extérieurement et intérieurement la dose de calorique nécessaire à combattre les rigueurs de la mauvaise saison. Mais séduits par les charmes

d'une chambre chaude et d'une excellente eau-de-vie, ils avaient oublié les heures, leurs peines passées, leurs occupations présentes, et ne songeaient plus qu'à vider gaîment la mesure de ferblanc que remplissait assidûment une grosse servante chrétienne, qui, vu le commencement du sabbat, suppléait la maîtresse de la maison dont c'était ordinairement l'emploi.

Réunis autour d'un vaste poële, l'un chantait à tue-tête dans l'oreille de son voisin qui, recueilli et pensif, employait toute sa force morale à maîtriser l'impulsion qui le portait hors de son centre de gravité. L'autre prodiguait les protestations, les reproches, et allait jusqu'à baiser les pieds d'un ami récalcitrant qui, n'ayant plus l'usage de sa langue, repoussait de la main le verre qu'on lui portait à la bouche. Aucun d'eux ne s'occupait de ce qui se passait à l'autre bout de la chambre. Là, autour d'une table couverte

d'une nappe blanche, éclairée par des chandelles qui, vu leur petite dimension, vacillaient dans des candélabres de cuivre à branches, étaient assis des hommes au maintien grave et sévère. Ceux qui occupaient le haut bout étaient revêtus de longs habits de soie. Leur tête était couverte de bonnets pointus, garnis de fourrure; des robes de serge et des bonnets de renard composaient l'accoutrement des autres convives. Tous gardaient en ce moment un religieux silence; mais tout à coup il fut rompu par celui qui semblait présider l'assemblée et qui s'exprima à peu près en ces termes :

« Quatre fleuves arrosent le paradis : ils
« s'appellent Pyschone, Gihone, Chidekel
« et Prath. Dans le premier plonge le poisson
« Lewiathan; sur le second nagent les oies
« de Rabi Barbar Hanée : derrière chacune
« d'elles se traîne en longs sillons la graisse
« dont elles sont surchargées. Dans le troi-

« sième fleuve s'abreuve le bœuf Schorhabor,
« qui est aussi grand que le soleil, et dont les
« yeux brillent comme les étoiles ; dans le
« quatrième est enfoncé un vaste tonneau
« qui contient le jajine hamschimar, ou vin
« céleste. A l'arrivée du Messie, tous les
« fidèles, jugés dignes d'avoir leur part de
« ces mets divins, seront réunis sous une
« immense tente, faite de la peau du Lewia-
« than. Pour aspirer à ce bonheur, il faut
« honorer soigneusement le sabbat : ce que
« l'on fait en se régalant de poisson, de vin,
« et surtout en chantant. Chantons, mes frè-
« res ; en l'honneur du sabbat ! »

A ces mots, tous se mirent à frapper des mains et à chanter en faisant les contorsions les plus extraordinaires. Pendant ce temps, une femme d'un certain âge, la tête ornée d'un bandeau de perles, posa sur la table un grand plat de poissons. A cet aspect, tous se turent, et le président, élevant la voix, s'écria :

« Seigneur du monde, Dieu tout-puissant, dieu des Hassidims *, accorde-nous la grâce de goûter un jour du poisson Lewiathan que tu réserves pour les élus.

— Rabbin de Constantinow, reprit la bonne femme, je vous souhaite ce bonheur; mais en attendant voici un mets qui est tout aussi divin.

— Qu'osez-vous dire, Fradelle! s'écria le rabbin d'un air consterné.

— Je sais fort bien ce que je dis, et si vous mangez aujourd'hui du poisson, c'est encore grâce à un miracle de notre saint rebbé **. »

Tous les yeux se portèrent aussitôt sur un petit cabinet dont la porte entr'ouverte lais-

* Hassidims, *qui possèdent la grâce :* Dénomination que se donne une secte de juifs enthousiastes, très-répandue en Pologne.

** Grand rabbin.

sait voir un vieillard assis devant un énorme in-folio dont la lecture semblait l'absorber entièrement. De temps en temps seulement il portait à sa bouche une croûte de pain et un verre d'eau soigneusement recouvert d'un mouchoir, pour ne pas risquer d'avaler quelque chose qui eût vie. Une longue barbe blanche lui donnait un aspect vénérable.

« Eh bien! continua Fradelle, en quoi cela vous étonne-t-il? ne voyez-vous pas que le nombre de ses miracles s'augmente de jour en jour? Ce matin, voulant traiter convenablement les parens et les amis qui viennent à la noce de mon petit Jankeli, je dis à notre gabaï * : « Allez à l'étang que nous avons « pris en ferme, et apportez-nous quelque « beau brochet. » Mais Ruvel eut beau jeter ses filets, ce fut inutilement, et il revint les mains vides. Dans mon désespoir, j'osai in-

* Serviteur.

terrompre les sublimes méditations de notre saint rebbé. « Roi d'Israël, lumière du monde, lui dis-je, ce soir arrivent les conviés à la noce de votre petit neveu (car vous savez qu'il est l'oncle de mon mari). Que diront-ils si, au repas du soir, je ne puis leur servir de poisson? Faites, ô saint Balchème! * que le dernier essai que va tenter Ruvel nous mette en état de célébrer dignement le jour du sabbat. »

— Fradelle, reprit-il, cet acte ne peut être méritoire qu'autant que l'honneur que vous rendrez au saint jour sera le résultat de vos soins, et non de l'intervention de la divinité. Cependant, comme il n'y a de grand à ses yeux que le désir de se conformer à la loi, et que votre intention est bonne, il sera fait comme vous le désirez.

Là-dessus s'étant recueilli, il dit :

* Titre que l'on donne aux thaumaturges cabalistes.

« Rahave, esprit de l'eau, seigneur de la « mer et des rivières, je vous conjure en « vertu du saint nom gravé sur cette bague...»

Ici sa voix baissa tellement que je n'entendis plus rien.

« Il méditait sans doute quelque savante ponctuation du saint nom, » dit un jeune homme à qui un nez épatté, de grosses lèvres, une large bouche et des yeux sortant de la tête donnaient un air de bassesse et de stupidité.

— Jankeli, reprit la bonne femme, vous avez étudié dans la Guémara * : vous devez savoir tout ce qui en est. Tant il y a que Ruvel nous a rapporté une provision de poisson suffisante pour régaler tout un cahal **. Au reste, c'est une bagatelle en comparaison

* Etude du Talmud.

** Conseil des anciens.

des prodiges que notre rebbé a opérés depuis qu'il est ici. Si vous voulez en savoir davantage, interrogez le mélamede *. »

Toute la compagnie ayant prié celui qui remplissait cette fonction de raconter les miracles du rebbé, il commença en ces termes :

« Vous savez que le rebbé Reb Avroum Joihié Herchelé s'est rendu célèbre en tous lieux par sa sagesse et sa haute science. Poursuivi par l'affluence des pieux Halsidims qui avaient recours à lui, il est venu se réfugier dans cette solitude, près de son neveu Reb Selig Letichiber; mais la lumière ne peut rester long-temps sous le boisseau, et à peine était-il établi parmi nous, que nous vîmes accourir Reb Zeinwel Werhiewker, et réclamer ses secours pour sa femme, qui, tourmentée des douleurs de l'enfantement, ne pouvait être délivrée. « Pécheur, lui dit-

* Instituteur pédagogue.

« il, vous vous serez approché d'elle dans le « temps défendu. Depuis lors, Calba et « Smaël, les mauvais esprits, veillent près « de son lit pour sa destruction, et son sang « retomberait sur vous ; mais retournez chez « vous ; examinez vos mésusoth *; s'ils sont « treffa **, changez-les. Comme vous ne « trouverez peut-être pas de soopher ***, et « que la chose est pressée, je vais vous les « écrire moi-même. » Ensuite, ayant ôté une bague de son doigt, il lui donna des instructions sur ce qu'il devait en faire.

« Eh bien ! la femme fut sauvée ? s'écrièrent les assistans avec intérêt.

— Non, elle mourut, reprit le mélamede. Reb Zeinwel posa la bague sur le sein de sa

* Talisman fixé sur les montans des portes.

** Profanés.

*** Ecrivain de la loi.

femme, qui accoucha heureusement. Dans sa joie, le mari ayant oublié d'ôter l'anneau, comme il lui avait été ordonné, les entrailles de cette infortunée sortirent de son corps.

— Miracle! s'écria l'assemblée, en regardant avec une sainte terreur du côté du cabinet.

— Voyez, dit un de ceux qui se trouvaient là; ses yeux sont fermés, sa physionomie annonce l'extase, son âme est au paradis, où elle s'entretient avec le prophète Elie. Mais continuez, mélamède.

— Vous connaissez tous Herchelé Ben Juda Leïb : eh bien! étant sorti un vendredi soir, vers minuit, moment qui, vous le savez, est le plus dangereux, ses tzitzis * étaient pro-

* Fils qui pendent aux quatre coins de la veste de dessous ; appelée *arba camphot*.

bablement passoule *; le malin esprit s'est emparé de lui et l'a entraîné au champ des morts. Là il aperçut les âmes des pécheurs qui traversaient les dernières demeures pour se rendre au lieu où, le septième jour, elles se reposent des affreux tourmens qu'elles endurent le reste de la semaine. Il vit ensuite l'ange Domé, armé de l'épée flamboyante, s'élancer sur la tombe d'Ascher Ben Avadia, qui venait d'y être déposée, et frapper le chiboute hakwer. Ce coup terrible fendit la pierre; le cadavre, mû par une force invisible, se redresse; l'âme, malgré sa résistance, est obligée d'animer le corps qu'elle venait de quitter et qu'elle agita d'affreuses convulsions. Le ministre des vengeances célestes s'écria :

« Tu as mangé treffa, tu as bu du vin « Néesech; tu as appris les langues et les

* Souillés.

« sciences des goim *. Malheureux ! je te « livre aux Malachés Hébalas ! » Ces démons s'emparèrent de lui, déchirèrent son corps en lambeaux qu'ils lancèrent dans l'espace. Le pauvre Herchelé entendit des bêtes féroces rugir, des chiens hurler, et des milliers de voix qui criaient : « Il vaudrait mieux « pour toi n'avoir jamais vu le jour que de « venir parmi nous. »

« Le lendemain il fut trouvé dans le cimetière, privé de toute connaissance. Apporté au rebbé en cet état, il reprit ses sens et fit lui-même le récit de sa triste aventure ; mais à peine eût-il fini que ses yeux roulèrent dans leur orbite, sa bouche écuma et ses membres se contractèrent. Le rebbé l'examinait avec attention : son visage exprimait une contention pénible de l'esprit, et un léger mouvement agitait ses lèvres.

* Chrétiens.

Les convulsions de l'infortuné diminuèrent peu-à-peu et cessèrent bientôt tout-à-fait : mais cette tranquillité était la mort. Le visage du rebbé devint rayonnant ; il s'écria : « Bienheureux ceux qui meurent au sabbat, c'est le jour de la mort des pieux. Au sabbat sont morts Moïse, Aaron, Joseph le juste, et David le roi d'Israël. Ceux qui meurent un samedi ont au paradis un endroit particulier où le Seigneur les visite. Réjouissons-nous, mes frères, du bonheur d'Herchelé Ben Juda Leïb. »

« Tout ce qui sort de sa bouche est un commandement divin et s'exécute à l'instant, dit un des assistans : aussi le renom de sa sagesse s'étend-il sur toute la terre. Il ne mange pas, il ne parle pas, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, le croiriez-vous, mes frères, il ne prend pas d'argent.

— Cela ne peut-être ; jamais la sagesse n'a été portée à ce point.

— C'est cependant comme je le dis.

— Que vais-je donc faire du pidienne * que je lui avais destiné ?

— Que cela ne vous inquiète pas, je le prends pour lui, mais à son insçu, et j'enverrai cet argent à Jérusalem.»

La conversation continua à rouler encore quelque temps sur les miracles du rebbé, lorsque le rabbin, ayant frappé sur la table pour rétablir le silence, s'écria : « Dieu des Jéhudim, des Ivrim, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, pardonne-nous si nos péchés pèsent plus que nos bonnes actions, car nous sommes enclins à mal faire. » Tous ayant répété ces paroles, le rabbin continua en ces termes : « Au jour du sabbat, surtout du sabbat Hagadol, le Tout-Puissant est assis sur son trône, environné de chérubins,

* Présent, offrande.

de séraphins, des roues et des bêtes saintes. Devant lui est l'ange Gabriel, tenant dans ses mains des balances où sont pesées les bonnes et les mauvaises actions de chacun. Celui dont les bonnes actions l'emportent, gagne de l'argent et sa nourriture lui devient facile. Celui dont les vices font baisser la balance est condamné à la pauvreté et ne peut se procurer le pain quotidien, malgré la sueur de son front. A cette heure chaque homme doit pleurer; ses larmes tombent dans le bassin des bonnes actions et en augmentent le poids. (Ici tous les assistans se mirent à pleurer et à gémir.) Chacun doit pousser de grands cris qui empêchent le bassin des mauvaises actions de descendre.

Tous poussèrent des cris lamentables et si forts qu'ils ne purent entendre le bruit d'une troupe de cavaliers qui, arrêtés devant la porte de l'auberge, heurtaient pour se la faire ouvrir.

CHAPITRE II.

La porte venait d'être enfoncée ; un homme à larges moustaches, le sabre traînant, le bonnet de côté, entre avec fracas : « Comment, drôles, dit-il, on frappe depuis une heure, et au lieu d'ouvrir, vous êtes à brailler comme des animaux qu'on égorge. »

Toutes les mains s'étaient portées au bonnet, et après l'avoir secoué pour ne pas enlever la calotte, les pauvres Juifs se découvrirent avec l'expression de la crainte et du respect.

L'arrivant ayant frappé sur la table un coup du fouet qui pendait à son poignet, et qui produisit sur ces braves gens l'effet d'une commotion électrique : « Allons, dit-il, qu'on débarasse la maison, monseigneur le palatin de Sandomir va arriver et couchera ici. » Puis, s'adressant aux paysans. « Allons, ivrognes, décampez. » Ceux-ci ne se le firent pas répéter. L'auberge se remplit d'hommes et de chevaux. Les pauvres Israëlites, tiraillés de tous côtés, ne savent s'ils doivent obéir à leur conscience qui leur ordonne de rester inactifs au jour du repos, ou aux nombreuses demandes des survenans qui, les tirant par la barbe, veulent se faire donner ce dont ils ont besoin pour eux et leurs bêtes. La chambre,

débarassée de tous les meubles qu'on jetait pêle-mêle dehors, fut soigneusement balayée et tendue de riches étoffes. L'hôte considérait tout ce dégât avec les yeux dont le Fellah regarde les ravages du Nil qui, en se retirant, doit lui laisser d'abondantes moissons.

L'hôtesse s'étant approchée du premier arrivé comme d'une vieille connaissance : « Comment se fait-il, monsieur l'écuyer, que « monseigneur le palatin ait arrangé son « voyage de façon à coucher ici au lieu de se « rendre d'un trait à Zulosz, chez son gendre « le prince Constantin Wisniowiecki. »

— C'était bien son intention, mais en passant par le village qui se trouve à l'entrée du bois, comme j'allais prendre les devans pour annoncer l'arrivée de mon maître, je vis les paysans réunis en foule autour de l'étang. Au milieu, une femme placée dans un panier suspendu au bout d'une perche, poussait des

gémissemens auxquels les assistans répondaient par des éclats de rire et des cris de joie. Le palatin, qui à cheval devançait ses équipages, s'approcha et s'informa de ce que ce pouvait être.

— C'est une sorcière, dit un de ces manans, que nous avons, selon l'antique usage, suspendue au-dessus de l'étang. Il y a vingt-quatre heures qu'elle est là, et cela par pure obstination, car on l'a pourvue d'un couteau pour couper la corde qui la retient. Elle tomberait à la vérité dans quinze pieds d'eau, mais, qu'est-ce que cela lui fait ? ces femmes là ne vont jamais au fond. »

Ici la sorcière s'étant redressée dans son panier, étendit les bras vers nous et s'écria : «Le comte Mniszech n'abandonnera pas l'infortunée Korycka.» Nous vîmes notre maître se troubler un instant ; mais ayant repris son air froid et sévère, il ordonna qu'on délivrât

cette femme ; puis se l'étant fait amener dans une cabane où il était descendu, leur entretien se prolongea tellement, qu'il nous donna l'ordre de faire son logement chez vous. »

— C'est un grand honneur, mais que ferons-nous de tout notre monde réuni pour les noces de mon Jankeli ?

— Il ne manque pas d'arbres dans la forêt, vous camperez dessous, et ceux que les loups auront épargnés s'amuseront demain à se sécher.

— Allons, monsieur l'écuyer, nous nous connaissons ; vous n'êtes pas si méchant que vous en avez l'air.

— Dépêchez-vous de vider la maison, ou vous verrez si je ne le suis pas. Mais qu'est-ce que je vois, continua l'écuyer, en se retournant vers le vénérable vieillard qui n'avait pas levé les yeux de dessus son livre ? Est-ce

que ce vieil imbécille compte rester là? Voyons, décampe! Tu ne réponds pas, je vais te délier la langue. Un mouvement qu'il fit fut arrêté par Fradelle qui se précipita sur son bras.

— Eh ! seigneur, laissez-le tranquille, c'est un savant.

— Eh bien ! pourquoi ne répond-t-il pas ?

— C'est un savant, vous dis-je.

— Voilà une bonne raison ; chez-vous, il n'y a donc que les ignorans qui parlent ?

— Ah ! monsieur, s'il ouvrait la bouche, il ne pourrait plus la fermer. Sa science sur chaque objet est infinie, et ressemble à une source qui plus on y puise, plus elle coule avec abondance.

—Il faut donc bien se garder d'ôter la bonde ; mais il ne peut rester là.

— Pourquoi pas ? en fermant cette porte, et en la recouvrant de ce pan de tapisserie, personne ne se doutera qu'il y est. »

Cet arrangement ayant été agréé, on acheva de mettre tout en ordre, lorsqu'un bruit de chevaux s'étant fait entendre, tout le monde courut vers la porte de l'auberge. Une voiture escortée d'un grand nombre de cavaliers venait d'entrer sous le hangar. Les valets se précipitèrent aux portières pour les ouvrir, et aidèrent à descendre un vieillard encore vert, mais d'une physionomie sévère, qui s'appuyait sur eux plutôt par gravité que par besoin. Préoccupé et pensif, il entra dans la chambre qui lui avait été préparée, et fit retirer tout le monde.

Le rebbé, que rien n'avait pu distraire de sa lecture, s'était enfin levé, et après avoir prié le Seigneur de veiller sur lui, placé l'ar-

change Michel à sa droite, l'ange Gabriel à sa gauche, Raphaël devant lui et Uriel derrière, il éteignit sa lumière et s'endormit. Vers minuit, agité par quelque rêve pénible, il s'éveilla en sursaut, et ayant fait ses ablutions pour chasser la terreur qui s'était emparée de son esprit, il s'écria : « Le Roi Salomon ayant tiré le terrible Hachemidaï de la citerne où il s'était réfugié, et d'où il tourmentait les hommes, le traîna dans le désert, et lui ordonna de tailler les pierres dont il avait besoin pour la construction du temple. Pendant treize ans, le Hachemidaï en apporta chaque jour sur la montagne de Sion dix fois dix mille; mais ayant demandé au Roi comment il l'avait pu soumettre à ses volontés, Salomon lui montra sa bague sur laquelle était gravé le nom du Très-Haut. Depuis ce moment, le mauvais esprit, toujours aux aguets, parvint, un vendredi que le Roi faisait ses ablutions, à s'emparer de la bague; alors, s'étant saisi de lui, il le lança à quatre

cents lieues de son royaume, prit ensuite la figure du Roi et s'assit sur son trône *.

Le rebbé sentant que loin de diminuer, ses terreurs augmentaient, se leva avec précipitation, courut vers la porte, et, la main placée sur les mézuzoths, il s'écria avec force : « Écoute, Israël; Dieu, notre dieu, est un dieu unique! » A cette bruyante exclamation, le palatin, réveillé subitement, saisit son sabre. Il le laisse après un moment de réflexion, et, muni seulement de la lumière qui brûle près de son lit, il s'achemine vers l'endroit d'où est parti le bruit. Il soulève le pan de tapisserie, trouve la porte qu'il ouvre, et sa barbe blanche touche presque à la barbe vénérable de l'Israélite, dont les yeux se portent avec effroi sur le palatin qui, de son côté, le regarde avec étonnement.

* Ce récit, qui est fort long, est un remède recommandé dans les terreurs nocturnes.

« Qui es-tu ? que fais-tu là? pourquoi ces cris ? lui dit-il.

— J'expie le crime d'avoir quitté le service de Dieu, qui n'abandonne jamais les fidèles, pour servir les hommes qui ne se souviennent de ceux qui leur ont été utiles que pour les persécuter.

— Dis-moi, pauvre vieillard, à qui as-tu jamais pu être utile, et qui s'est donné la peine de te persécuter ?

— Le livre revêtu d'un vieux parchemin sale et usé peut contenir des trésors de science et de sagesse.

— Tu as raison, et j'ai assez vécu pour ne pas le juger avant de l'avoir ouvert. Dis-moi donc qui tu es ?

— Je suis un misérable Juif, et cependant

j'ai été caressé, fêté par un des grands de la terre. Insatiable de pouvoirs et de richesses, il ne trouvait personne au-dessous de lui pour l'aider à y parvenir; mais une fois arrivé au but de ses désirs, il a repoussé le marchepied sur lequel il s'était élevé. »

Pendant que l'Israélite parlait, un souvenir ancien, mais pénible, semblait contracter le front de l'orgueilleux palatin. Après quelques instans d'un sombre silence, il dit : « Se pourrait-il que ton nom fut Egidi* ?

— C'est le nom qu'on me donnait dans le temps où j'employais, dans l'intérêt des hommes, une science qui vient de Dieu et qui ne doit servir qu'à sa gloire et au bonheur de son peuple.

* Tous les mémoires du temps parlent du juif Egidi présenté par le comte George Mniszech au roi Sigismond Auguste qui, sur la fin de sa vie, s'entoura d'astrologues, de devins et de sorcières.

— Pauvre science, reprit le palatin avec un sourire de pitié, dans laquelle même tu as été vaincu par des femmes ! Si je t'ai traité comme je l'ai fait, c'est que j'ai cru voir en toi un fripon. Si j'eusse pu deviner que tu étais aussi une dupe, j'aurais eu pitié de toi. J'ai peut-être eu des torts à ton égard ; au reste, avec vous autres, l'or répare tout : je t'en donnerai ; mais que jamais je n'entende parler de toi.

— De l'or ! de l'or ! s'écria le Juif ; maudit soit ce métal et ceux qui s'en servent pour la corruption ! Gardez pour vous votre or et vos injures. Ce n'est pas au comte Mniszech à faire un reproche de la cupidité.

— Tais-toi, misérable ! n'abuse pas des priviléges du mépris, et tâche de rester toujours au-dessous de ma colère.

— Celui qui est puissant devant Dieu ne

craint pas ceux qui le sont devant les hommes.

— Il est absurde de m'arrêter si longtemps avec ce vieux fou. Rappelle-toi cependant ma défense, et que mon nom ne soit jamais prononcé au milieu de toutes tes sottises. »

Ici le palatin ferma brusquement la porte, et les deux vieillards, ayant regagné leur lit, cherchèrent à retrouver le sommeil au milieu des pensées qui les agitaient.

CHAPITRE III.

Le soleil se levait à peine, et tout était en mouvement dans l'auberge. Le palatin, le front encore obscurci des souvenirs de la nuit, après avoir traversé la troupe des juifs, qui, la calotte d'une main, le bonnet de l'autre, se pliaient jusqu'à terre comme les

tiges de blé courbées par l'ouragan, monte à cheval et part accompagné des gentilshommes de sa suite. Pendant que les valets font les malles, détachent les tapissières et chargent les voitures, l'écuyer s'approche de l'hôte :

« Ah çà, voici dix ducats que mon maître m'a chargé de vous remettre. Voyons, tendez la main.

— Ah ! le noble, le magnanime seigneur, reprend l'hôte, que Dieu répande sur lui ses bénédictions ! Mais, je vous prie, posez cela dans cette armoire.

— A dieu ne plaise que je n'exécute pas ponctuellement les ordres de mon maître. C'est à toi que je dois remettre cet argent. Voyons, prends-le, ou je l'emporte. » Au mouvement que fit l'écuyer, l'hôte l'arrêta, et

lui dit : « Monsieur, cet argent est à moi; voici ma servante, donnez-le lui.

— Je te l'ai déjà dit, c'est à toi seul que je dois le remettre. Eh bien! tu le refuses ?

—Non, je ne le refuse pas; mais le prendre serait un péché qui retomberait sur vous.

— Je ne veux pas m'en charger; mais comme je n'ai pas de temps à perdre, j'empoche l'argent et je m'en vais. » Le bon juif, chez qui le culte de l'or l'avait emporté sur la loi de Moïse, finit par accepter ce qu'on lui offrait, disant qu'il ne faut jamais négliger ce qu'envoie la providence.

Tous les étrangers étaient partis ; les anciens habitans de la maison s'occupèrent à rétablir l'ordre, et se mirent en prières. Le rebbé, réveillé, évita d'approcher de son corps ses mains où s'étaient cachés pendant

la nuit les esprits malfaisans qui assiégent l'homme pieux, et fit ses ablutions. Puis, ayant remercié Dieu de lui avoir rendu son âme, et baisé les fils qui pendaient aux quatre coins de l'*arba comphot*, il s'en revêtit. Sa toilette achevée, il se couvrit du Talis, et, ayant fixé les dix commandemens à son front et à sa main gauche, en faisant passer sept fois les minces courroies qui les retiennent autour de son bras, il se mit en prières. Ses dévotions étaient à peine finies, que le rabbin de Constantinow vint, avec de grandes démonstrations de respect, s'informer des nouvelles de sa santé.

« Qu'importe le corps, dit le rebbé, à celui qui n'est occupé que de son âme? Je sais que tout pécheur trouve miséricorde devant Dieu, lorsqu'il l'implore avec ferveur; mais pour moi, ma seule occupation doit être d'appeler la vengeance céleste sur la tête de cet orgueilleux Goïm dont la présence

est venue renouveler toutes les peines de mon âme.

— Lumière du monde ! que peut-il y avoir entre vous et cet homme?

— J'ai besoin de verser mes peines dans le sein d'un ami. Ecoute, et tu vas savoir l'histoire de ma vie. « Livré dans ma jeunesse à l'étude de nos saints livres, avec cette application et cette ardeur dont les misérables Goims ne peuvent avoir d'idée, car toutes leurs vaines sciences n'ont pour but que des intérêts et des objets terrestres, tandis que pour nous la fin de nos études est la seule parole divine et les terribles mystères de cette parole qui donne tant de puissance à l'homme dont elle est connue, j'étais parvenu à ce degré de perfection que je ne parlais plus ni n'entendais plus ce qui se disait autour de moi. J'ignorais toutes les langues dont on se sert pour traiter les affaires du monde, et

une pièce de monnaie était pour moi sans nom et sans valeur. (Le rabbin lève les yeux au ciel avec une expression de surprise). Mon père, continue le vieillard, quoique savant lui-même, ne me parlait plus qu'avec une sorte de déférence, et voyant que j'en savais déjà plus que tous mes maîtres, il m'envoya en Judée près de Reb Chaim Clavirius. Je devins un des dix qui l'assistaient dans ses prières, et bientôt son élève favori. Il m'expliqua les écrits du savant Rabi Isaac Lorié, et m'initia enfin dans cette sublime science de la valeur des lettres et de leur modification par la ponctuation des voyelles, science divine qui, dans ses élémens, donne le pouvoir de disposer des hommes et de leurs passions, et d'agir ainsi dans le monde physique; qui, au second degré, nous soumet les êtres surnaturels, et qui enfin pourrait nous conduire à créer des mondes et à les annihiler. Je me livrais à cette étude avec ardeur, ne connaissant ni le sommeil, ni le

besoin de nourriture. Seulement, au jour du sabbat, je sentais au plaisir que j'éprouvais à jouir des bienfaits de la Providence, que les Neschamoth Jetheiroth * descendaient en moi pour que je pusse célébrer dignement ce jour d'allégresse. Je m'apercevais que mes travaux étaient agréables au Très-Haut ; car lorsque j'étudiais en plein air, comme on doit le faire aussi souvent que possible, une musique ravissante retentissait à mes oreilles, et les oiseaux aux ailes brûlées, qui tombaient autour de moi, m'avertissaient qu'une flamme céleste planait sur ma tête. Jours de gloire ! jours de bonheur ! pourquoi êtes-vous passés si vîte ? et ici les yeux du vieillard se remplirent de larmes.

— Lumière de sagesse ! s'écria le rabbin,

* Espèce de force ou de deuxième âme qui, aux jours du sabbat, descend sur les prédestinés et augmente leur appétit.

votre gloire et votre science n'ont fait qu'augmenter.

— Ah ! dit le rebbé, l'homme qui est tombé peut se relever ; mais il ne peut oublier sa chute. Mon père étant mort, je fus obligé de revenir aux lieux de ma naissance. Ma réputation m'y devança et exagéra peut-être mes mérites. Mon arrivée fit du bruit à Sambor. Le seigneur de la ville, le comte Mniszech desira me voir. Des relations avec un grand de la terre flattèrent ma vanité, et elle me poussa à lui découvrir que l'homme, que ses préjugés nationaux devaient porter à mépriser, n'était pas dépourvu de science et avait aussi quelque pouvoir. Dès-lors, cet ambitieux m'environne de séduction, et, me persuadant que l'aider dans ses projets, c'était assurer ma gloire et le bonheur de mes concitoyens qu'il prendrait sous sa protection, il m'entraîna à Cracovie. Lorsqu'il m'eut expliqué ses desseins, je choisis une

nuit claire ; je me plongeai vingt-quatre fois dans l'eau ; trois fois à l'heure où l'âne fait retentir les airs des éclats de sa voix, trois fois lorsque le chien proclame sa vigilance; trois fois à l'heure où la mère, réveillée par les cris de l'enfant, lui donne la nourriture qu'il demande ; enfin quinze fois au moment où le prophète Elie se présente tout en larmes devant le trône de l'Eternel et lui demande combien de temps encore son peuple sera séparé du temple*? Ensuite je gravai avec un poinçon d'argent, sur une plaque de plomb, le nom du seigneur et le mot *eheié*, ce qui faisait le nombre 47, l'âge du roi ; je gravai dessous le nom de *Eel***, qui faisait 31, l'âge de Mniszech, et je ponctuai le nom du seigneur comme il avait été prononcé par le prophète Daniel, lorsqu'il força les lions qui devaient

* C'est la manière dont les Juifs partagent la nuit de six heures du soir à six heures du matin.

** Ehéié, *je serai*. — Eel, *force*, noms de Dieu.

le dévorer, à se coucher à ses pieds et à les lui baiser. Je fixai le talisman au cou de mon patron qui, s'étant présenté à la cour de Sigismond Auguste, y fut reçu d'une manière si amicale et si flatteuse, que bientôt il se trouva placé au premier rang des courtisans. Son crédit augmenta avec une telle rapidité, qu'il se rendit maître du trésor et des volontés du monarque. Parvenu au but de ses désirs, il n'avait plus d'autre inquiétude que celle que lui donnait la santé chancelante du souverain. Il eut recours à moi; mais le ciel qui voulait me punir de l'emploi sacrilége de ma science, rendit mes efforts inutiles. Il s'adressa avec aussi peu de succès à des imposteurs nommés Durand et Gronovius; enfin je ne sais où il découvrit une femme appelée Koricka qui prit sur elle de guérir le roi. Elle réussit; nous assistâmes à ses opérations et nous l'accompagnâmes à la rivière où elle alla jeter l'eau qui avait servi à ses ablutions; mais cette

eau, au lieu de se confondre avec celle du fleuve, surnagea long-temps à la surface, s'y dessinant dans les formes les plus bisarres. La Koricka, qui examinait ce phénomène avec attention, se tourna vers nous, et déclara que dans un an le roi terminerait ses jours sans que rien pût le sauver *. Cette prédiction s'étant vérifiée, une voix unanime s'éleva contre mon protecteur. On lui reprocha ses brigues, son insatiable avidité, l'isolement où il avait tenu le souverain en l'éloignant de son peuple et de sa noblesse. Il fut accusé au sénat; alors il revint à moi, me pria de l'aider; mais lorsqu'au couronnement de Henri de Valois un affront public l'eut forcé de quitter le banquet royal, sa colère retomba sur moi; les plus indignes traitemens furent mon partage, et, trop heureux de pouvoir m'y soustraire par

* *Voyez* les souvenirs d'Orzelski sur les intrigues de Mniszech.

la fuite, je me cachai pour me livrer entièrement à l'étude de cette science dont l'horizon s'étend à mesure qu'on y fait des progrès. Depuis trente-trois ans, j'avais oublié ma haine pour mon corrupteur, et les événemens qui l'avaient fait naître, lorsque ce sentiment, qui n'était qu'assoupi, s'est réveillé cette nuit avec l'apparition du terrible palatin. Mais cette journée doit être consacrée aux prières, aidez-moi à demander au Tout-Puissant qu'il rende le calme à mon âme. »

D'effroyables hurlemens vinrent troubler cet entretien. Nous allons voir dans le chapitre suivant quelle en était la cause.

CHAPITRE IV.

Dans la chambre du cabaret venait d'entrer un homme vêtu en chasseur. Il fut reçu par l'hôtesse en ami dont les goûts sont connus. Elle lui versa de l'eau-de-vie dans une mesure double ; puis lui ayant souhaité le bonjour : « Brave Sawka, lui dit-elle, c'est

de vous que viennent toutes les nouvelles, et vous êtes toujours bien reçu au château. Avez-vous entendu quelque chose ?

— Certes, reprit le chasseur, je n'ai fait toute la nuit qu'écouter et entendre.

— Ah ! contez-nous cela, reprit la juive avec empressement.

— Vous voulez donc savoir ce que j'ai entendu ? eh bien ! écoutez : » Là-dessus il se mit à hurler d'une manière si épouvantable que toute l'assemblée en frissonna de terreur.

« J'entends, continua la bonne hôtesse, vous êtes allé dans la forêt pour découvrir les loups ; avez-vous été heureux ?

— Certainement ; mais c'est un singulier bonheur que celui-là, et si l'un de vous en

avait un pareil, je crois qu'il en mourrai de plaisir.

— Dites plutôt de peur : au reste ce n'est pas notre métier. Il va donc y avoir une chasse ?

— Et une belle, je vous en réponds ! vous savez que nous avons du monde au château.

— Oui, le palatin de Sandomir n'a-t-il pas absolument voulu coucher ici cette nuit !

— C'est un seigneur qui aime ses aises ; mais outre lui, il y a sa fille, la belle Marina, sœur de notre bonne maîtresse la princesse de Wisniowiec : je dis notre maîtresse tant que sa sœur n'y est pas, car dès qu'elle arrive, elle seule commande ; elle a l'air plus habituée à donner des ordres que le hetman de la couronne.

— Est-elle aussi bonne que la princesse pour qui un pauvre juif et un pauvre chrétien sont toujours des pauvres ? aussi lui chantons-nous tous les ans un beau méchibairach à la synagogue de Wisniowiec.

— Certainement que la belle Marina est bonne, quand elle y pense s'entend : elle donne au pauvre quand il vient le premier, mais s'il ne se dépêche pas, elle n'a plus rien à donner. Au reste elle fait mieux que d'être bonne, elle monte à cheval comme un cosaque, manie le couteau de chasse comme un piqueur, et dispose des levriers mieux que monsieur le veneur. Aussi l'a-t-on prise pour juge dans une discussion des plus importantes entre notre maître et son cousin le prince Adam Wisniowiecki : Il s'agit de savoir qui a les meilleurs levriers à loups. Les paris sont ouverts, et monsieur le veneur m'a donné l'ordre d'aller à la quête.

— Ce doit-être bien terrible de chercher

ce que tout le monde évite. Comment donc vous y prenez-vous ?

— Comme on s'y prend d'ordinaire, du moins quand on s'y connaît, et ce talent est rare. Je me suis rendu de nuit dans le bois, tenant mon cheval par la bride; j'ai cherché à gagner la fourée, sans bruit et en marchant toujours sous le vent. Arrivé dans un lieu bas, j'ai fait l'appel auquel les jeunes loups ont répondu sur-le-champ. J'en ai compté huit. Les vieux, fâchés de l'imprudence de cette jeunesse, qui trahissait la cachette, se sont mis à les mordre en grognant. Me voilà donc assuré du père et de la mère. Mais pendant que j'étais occupé à faire mon calcul, des yeux brillans comme des escarboucles percent la feuillée et se fixent sur moi. La lune qui sortait d'un nuage me laisse apercevoir l'énorme tête de Riviello; je le reconnais tout de suite, il n'y en a pas deux comme cela.

— Comment ! ce loup terrible qui fait tant de dégâts dans le pays, et qui échappe à tous les chasseurs ?

— Précisément, ce premier moment, je l'avoue, a été désagréable, et d'autres à ma place auraient eu peur, j'en suis sûr. Pour moi, je tire mon pistolet de ma ceinture et j'observe tous les mouvemens de l'ennemi. Heureusement, il se jette sur mon cheval, le saisit à la gorge et le terrasse en un clin d'œil. Je profite de ce moment pour m'esquiver, sans prendre congé et me voici.

— Voilà une belle affaire, et pourquoi ne lui avez-vous pas tiré votre coup de pistolet ?.

— Ah ! bien oui, pour donner l'alarme à mes loups et leur faire quitter le bois, puis tuer le plus bel ornement de la chasse ! Non, non, je suis trop heureux de l'avoir trouvé. Nous allons voir comment s'en ti-

reront les chiens du prince Adam, qui se moque de nous de ce que nous l'avons laissé échapper trois ou quatre fois; et monsieur son piqueur, je ne serais pas fâché de le voir, lui troisième, avec deux levriers à la queue de sa bête! C'est un homme que je déteste : il fait l'important et ne nous adresse jamais la parole. Avec cela, Dieu sait qui il est et d'où il vient. Deux fois je l'ai surpris s'entretenant avec des gens inconnus dans ce pays; l'un était vêtu en moine et lui parlait avec respect. Ça pourrait bien être quelque chef de brigands. Après tout, c'est un fameux chasseur. Je l'ai vu un genou en terre, et le couteau appuyé sur la cuisse, attendre et recevoir un sanglier qui d'un coup de boutoir aurait renversé le plus gros chêne de la forêt. Ce n'était pas de ces petits animaux qu'on nourrit à la main, comme il y en a dans le grand parc du château, mais un vieux solitaire plus semblable à un rocher qui roule, couvert de mousse, qu'à une bête vi-

vante qui marche à l'aide de ses pattes. Aussi dès que mon homme eut couché par terre ce terrible sanglier, par un maudit premier mouvement je me découvris et lui offris mon flacon d'eau-de-vie. Croiriez-vous que ce mal appris me refusa, et que sans avoir l'air de m'apercevoir ni de songer à ce qu'il venait de faire, il essuya son couteau, le remit dans la gaine et me planta là.

— C'est assurément un vilain homme, reprit l'hotesse; souvent il passe devant l'auberge sans s'y arrêter : or, quand on néglige l'occasion de boire un coup de bonne eau-de-vie, c'est qu'on a sur sa conscience quelque chose à cacher. Vous êtes un autre homme, vous, brave Sawka, vous ne craignez pas de vous égayer l'esprit ni de vous délier la langue. Aussi vous avez toujours crédit dans la maison.

— Allons, allons, vous n'y perdez pas :

Vous savez bien que toutes les peaux de loups et de renards que j'attrape, en arrachant les bêtes aux chiens, passent par vos mains, et qu'avant de chauffer les épaules de qui que ce soit, elles commencent par rendre ce service à mon estomac. Mais voyons le dernier coup et je vous dirai adieu, car il faut que j'aille faire mon rapport. Ayant avalé d'un trait une mesure raisonnable, le piqueur se leva et quitta l'assemblée.

CHAPITRE V.

La promise devait arriver le surlendemain : toutes les femmes de l'auberge étaient allées au-devant d'elle jusqu'à l'étang, et, lui ayant fait faire les immersions ordonnées par la loi, elles l'avaient ramenée au lieu où tout était préparé pour la cérémonie. Ses parens

avaient simulé une vente de la maison, parce que la promise ne peut venir chercher son fiancé. Après que les complimens de Chalounè Aleichem eurent été plusieurs fois échangés, la jeune personne, assise au milieu de la salle, fut couronnée d'une guirlande d'argent, et pendant que les femmes lui jetaient du houblon et des noix, le badchenne * fit entendre des chants où la morale se trouvait entremêlée de plaisanteries.

Le rebbé, aidé des assistans, couvrit la tête de la jeune fille d'une étoffe de soie bordée de galons. Tous portèrent la main sur le voile en disant : « Ma sœur, croissez en « mille fois dix mille générations. ** »

On procéda ensuite à l'échange des cadeaux. Le marié reçut de sa fiancée le kitel

* Espèce de bouffon.

** Ce que dit Laban à Rebecca lorsqu'elle fut envoyée à Isaac.

dont il doit se revêtir le jour de ses noces, et qui l'enveloppera dans la tombe. Accompagné des paranymphes, et au son d'une musique bruyante, il fut placé sous un baldaquin. Les paranymphes allèrent prendre la fiancée, et, après l'avoir fait tourner sept fois autour de son futur époux, on la plaça à sa gauche. Pendant ce temps, le hazenne* chanta les paroles suivantes :

« Chantons en l'honneur de notre grand « Dieu, car les bénis sont venus; chantons « en l'honneur de notre puissant Dieu, car « ceux qui doivent s'unir s'épousent; chan- « tons en l'honneur de notre grand Dieu, « car celle qui a été prise de la côte d'un « homme va être entièrement à lui. »

On donna au rabbin un verre de vin, et il dit à son tour :

* Préchantre de la synagogue.

« Sois béni, Adonaï notre dieu, roi du « monde, pour nous avoir sanctifiés par ton « commandement, pour nous avoir fait une « loi de la propagation, nous avoir défendu « le célibat, et nous avoir permis de nous unir « sous un baldaquin avec la bénédiction sa- « cerdotale. »

Les convives répondirent :

Amen ve amen.

On donna le vin à boire aux conjoints. Le hazenne présenta une bague d'or au fiancé, qui la passa au doigt de son épouse et lui dit :

« Sois sanctifiée et attribuée à moi selon « les lois de Moyse par Israël. »

Le schamesse * plaça un verre vide sous les pieds du fiancé qui le cassa. Le rabbin al-

* Desservant.

lait dire : « Voilà le signe.... , » et consommer ainsi la cérémonie , lorsqu'au même instant la porte s'ouvre. Une jeune femme entre d'un air décidé ; son port est altier et sa taille svelte : deux sourcils noirs comme de l'ébène se dessinent au-dessus d'une voute au fond de laquelle brillent deux yeux qui prennent presque trop de place dans cet ensemble des traits les plus fins et les plus réguliers. Une courte pelisse ornée de brandebourgs d'or fait ressortir l'élégance de sa taille. Sa tête est couverte d'un bonnet de velours garni de martres qui se confondent avec les boucles de ses cheveux. A cette apparition , la cérémonie est suspendue , et chacun reste comme pétrifié dans l'attitude qu'il a prise. La jeune personne , divertie par l'impression que sa présence produisait sur les assistans , partit d'un éclat de rire. Sa gaité s'étant enfin calmée , elle dit à l'assemblée :

« Qu'avez-vous donc? Je ne viens point

« vous déranger. Je suis bien aise de voir « une noce, même une noce de juifs, et je « vous ordonne de continuer. »

Elle allait être obéie, lorsque la fiancée, ayant tout-à-coup arraché le voile qui couvrait sa tête, se précipita aux pieds de la jeune dame, et, d'une voix déchirante, lui dit :

« Belle Marina, par le dieu que vous adorez, sauvez-moi, protégez-moi ! Je veux me faire chrétienne ; je veux tout plutôt que d'épouser ce monstre auquel on veut m'unir.

— Rassure toi, reprit Marina, tu es vraiment trop jolie pour ce magot. » Puis, se tournant vers l'assemblée : « La cérémonie est finie, dit-elle, car j'emmène cette jeune fille. Vous, monsieur le futur, cherchez à vous pourvoir ailleurs. » A ces mots, elle se disposait à sortir quand les parens se jetèrent

au-devant de la porte. Le jeune amoureux voulait saisir la main de son infidèle pour la retenir, mais un coup de cravache fortement appliqué l'obligea de lâcher prise. Le coup d'œil, dont Marina accompagna cette protestation, arrêta la fureur qui allait se peindre sur le visage de l'Israélite, et qui fut remplacée par un sourire d'embarras et de rage concentrée. Le rebbé s'avança sur ces entrefaites, et considérant Marina : « Je n'ai pas besoin de demander qui tu es; cet air altier annonce le sang des Mniszech, mais il est indigne d'eux de s'occuper de misérables juifs, qui obéissent au premier qui veut leur donner des ordres. Retourne au milieu des chrétiens; là, tu trouveras des yeux qui oseront se fixer sur les tiens. Ici tous les genoux fléchissent; les paupières s'abaissent et se remplissent de larmes; toutes les bouches se taisent ou te supplient de ne pas porter le sacrilége parmi nous. Cette jeune fille doit être frappée de Dieu ; je vais l'interroger,

et si sa volonté qu'il n'avait pas manifestée s'opppose à ce mariage, il sera rompu. Mais je t'en conjure, laisse nous. »

Marina réfléchit un instant, se tourna vers la jeune fille, et lui demanda si elle consentait à épouser celui à qui on voulait l'unir. Plutôt la mort ! fut sa réponse.

« Veux-tu rester, ou me suivre ?

— Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, et si vous m'abandonnez, mon sort devient affreux.

— Ne crains rien, reprit Marina. Vous l'avez entendue, ajouta-t-elle ; à présent, retirez-vous, ou je vais appeler des gens qui sauront bien vous contraindre à me faire place. » Tout le monde s'écarta aussitôt ; le rebbé seul resta devant la porte, mais Marina l'ayant repoussé de la main, il s'écria : « Dieu qui punis Abimelech de l'injure faite

à Abraham, la vengeance ne devient-elle pas pour moi un devoir ! Si je ne puis y réussir, l'étude de ta parole est une étude vaine : j'aurai perdu ma vie, comme si je l'eusse passée à compter les grains de poussière que soulève l'ouragan. » Mais déjà Marina était sortie avec la jeune juive.

CHAPITRE VI.

Des équipages, des chevaux de main richement harnachés, réunis devant l'auberge, annonçent que ce lieu a été choisi pour un rendez-vous de chasse. Des hommes au brillant costume entourent une calèche qu'occupe cun jeune femme : on reconnaît en elle une

sœur de Marina, mais elle lui ressemble comme les bienheureux ressemblent à ce qu'ils étaient sur la terre. Ce sont les mêmes traits; mais les uns portent l'empreinte des passions, les autres le cachet inaltérable de la vertu et de la paix. A l'apparition de Marina, il s'élève un chœur d'exclamation et de cris d'impatience : « On n'attend plus que vous! tout est prêt pour la chasse! il n'y a pas de temps à perdre! » Voilà ce qu'on distingue au milieu du murmure général. « Silence! dit Marina, il s'agit bien de chasse en ce moment : voici mon gibier, une âme arrachée aux griffes du démon, et, ce qui a bien son mérite aussi, une jolie fille tirée des mains d'un vilain mari qu'on voulait lui donner. » Tout le monde entoure Marina, on prodigue les éloges à sa protégée dont on admire les yeux noirs et l'air modeste. La princesse Wisniowiecka ayant proposé de la faire conduire par une dame de sa suite, ce plan fut généralement approuvé, excepté par la dame

désignée qui se trouvait forcée de quitter une partie de plaisir pour chaperonner ce qu'elle appelait une misérable juive.

Marina s'étant placée à côté de sa sœur, les hommes s'élancèrent sur leurs chevaux, et toute la troupe partit au grand galop. Après plusieurs essais infructueux d'établir des rapports suivis entre les cavaliers et la calèche, la princesse Wisniowiecka, que l'idée d'une chûte effrayait, pria sa sœur de se tourner vers elle, et de ne pas encourager la témérité des cavaliers qui n'en continuaient pas moins de donner des preuves de leur habileté à manier leurs chevaux.

« Si ces belles bêtes, lui dit-elle, pouvaient deviner que vous êtes la cause de leur tourment, elles ne vous le pardonneraient jamais.

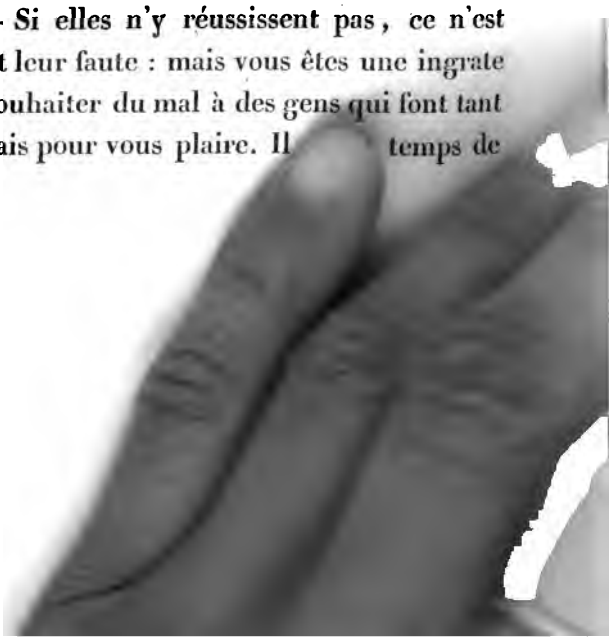
— Chère sœur, appelez-vous un tourment

la grâce qu'elles déploient? et puis, pourquoi me donnez-vous tout l'honneur de ces gentillesses.

— Mon mari pourrait seul caracoler pour moi, et voyez comme il s'éloigne de la troupe, afin de cheminer plus à son aise. Si de temps en temps, il franchit un fossé ou un tronc d'arbre, on voit que c'est uniquement pour sa propre satisfaction.

— Quoi! sérieusement, vous croyez que c'est pour moi que cette brillante troupe se donne tant de peine à maîtriser des chevaux, secrètement excités de l'éperon. Je voudrais qu'une de ses nobles bêtes eût l'esprit de se débarrasser de son cavalier.

— Si elles n'y réussissent pas, ce n'est point leur faute : mais vous êtes une ingrate de souhaiter du mal à des gens qui font tant de frais pour vous plaire. Il [illegible] temps de



fixer votre choix, ne fut-ce que pour rendre le repos à tant de braves cavaliers et de généreux coursiers.

— Vous voudriez donc que je me décidasse à tourmenter particulièrement une seule victime pour assurer la tranquillité de toutes les autres?

— Non, chère sœur, l'homme que vous choisirez ne sera pas malheureux, et vous avez trop d'élévation dans le caractère pour que votre vivacité ne se tourne pas vers tout ce qui est noble et vertueux.

— Mais celui auquel le sort me destine n'est pas au milieu de cette brillante troupe. Tous ces jeunes seigneurs sont d'un sang illustre, cependant.....

— Ah! Marina, j'espère que tout ce que vous me dites est une plaisanterie, malgré

votre air sérieux. Comment notre père, doué d'un jugement si sain et d'une raison si forte, a-t-il pu vous mettre dans l'esprit des idées aussi extraordinaires?

— Il se peut que l'idée soit folle, mais il est encore plus singulier que cette Koricka, qui a prédit à mon père qu'une de ses filles occuperait un trône, lui ait annoncé tant de choses qui toutes se sont vérifiées.

— Et quand ce serait possible, qu'y gagneriez-vous? Une belle femme, dans le monde, n'est-elle pas une reine?

— Oui, mais une belle reine est une divinité, et je veux une souveraineté que d'autres femmes ne partagent pas et qu'elles m'envient.

— N'avez-vous pas assez de quoi être en-

viée, et n'est-il pas plus glorieux de vaincre à armes égales?

— Je ne veux même pas combattre : j'exige que tout cède devant moi. »

La conversation fut interrompue par l'arrivée des veneurs qui annoncèrent que tout était prêt pour la chasse. Déjà l'on voyait les filets monter sur la colline et s'y dessiner à perte de vue; les groupes de paysans du voisinage qui sont accourus contre l'ennemi commun : tous ont à venger quelque vieille injure. Marina s'est élancée sur un bouillant coursier, et parcourt la plaine, suivie de toute la troupe qui se plaît à lui obéir. Elle assigne à chacun sa place, et s'en réserve une où elle ne risque de partager avec personne la gloire qu'elle compte acquérir. Enfin elle donne le signal : le veneur fait retentir les bois du son éclatant de son cor; un bruit lointain lui répond, et bientôt on en-

tend les aboiemens confus des jeunes chiens qui témoignent leur joie d'être délivrés des liens dans lesquels ils étaient retenus. Ces sons confus deviennent réguliers et annoncent que la meute est sur une piste. Le silence s'établit dans la troupe, et chacun écoute avec attention cette symphonie, délice des chasseurs. Marina est restée seule, tenant en laisse deux lévriers, dont elle peut à peine contenir l'impatience. Déjà elle entend la meute s'approcher; son cœur bat avec violence; ses yeux sont fixés sur la sortie du bois : mais le bruit s'éloigne et prend une autre direction. Elle voit les cavaliers du côté opposé partir avec la rapidité de l'éclair. Ses yeux se remplissent de larmes du dépit; mais, ô bonheur inespéré! un loup énorme sort de la forêt : C'est Riviello ! s'écrie une voix; et au même instant les chiens s'arrachent des mains de notre amazone, qui lance son cheval et se trouve bientôt loin de tout le monde. Les deux lévriers s'acharnent sur

leur proie, ils vont la saisir, mais un coup de dent fait jaillir leur sang et les oblige à lâcher prise. Découragés, ils se contentent de suivre l'animal qu'ils ne peuvent atteindre. Déjà la fatigue a ralenti la course des acteurs de cette scène, et Marina désespère de se rendre maîtresse de Riviello. Tout-à-coup un levrier d'une taille gigantesque accourt, heurte le loup de son poitrail et roule avec lui dans la poussière. Les deux chiens blessés ont repris courage : un combat terrible commence, et le sang ruisselle de toutes parts. Marina saute à bas de son cheval, la main armée du couteau de chasse. A l'approche de ce nouvel ennemi, le loup se débarrasse des assaillans et se précipite sur la jeune personne, qui fait un mouvement en arrière et tombe. L'animal furieux se jette sur elle la gueule béante : s'il la ferme, ce beau visage ne sera plus qu'une masse informe d'os décharnés et sanglans. Mais il n'en est plus le maître : un bras vigoureux

s'est glissé entre ces deux rangées terribles de dents qui le déchirent. Marina, à demi-relevée, saisit le couteau qu'elle avait laissé échapper, et l'enfonce jusqu'à la garde dans les flancs du monstre qui roule sur la poussière en mordant sa langue noire et ensanglantée.

L'homme que Marina a devant elle porte l'habit d'un simple piqueur; son bras est meurtri, sa poitrine saigne de plusieurs blessures.

« Dis-moi ton nom, lui dit la jeune femme, et la récompense égalera ton action.

— Je n'en ai plus besoin, puisque j'ai eu le bonheur de vous sauver.

— Mais ton sang coule en abondance!

— Le sang de l'homme est-il fait pour

croupir dans ses veines ? Quand j'aurais versé le mien pour un trône, je le verrais avec moins de plaisir s'écouler jusqu'à la dernière goutte. »

Cependant les chasseurs accourent de toutes parts : Marina raconte ce qu'elle doit à son libérateur, et le prince Adam Wisniowiecki reconnaît en lui un de ses plus braves piqueurs. Mais il n'a pas besoin de le recommander : déjà le prince Constantin a ordonné qu'on le transportât au château. « Pour nous, dit-il, rendons-nous dans le voisinage, chez le vieux Zaroucki ; ce gentilhomme est l'ami de ma famille, il sera heureux de nous recevoir, et Marina trouvera quelques instans de repos dont elle doit avoir besoin. »

CHAPITRE VII.

Des pieux serrés et fortement joints forment une enceinte demi-circulaire dont les deux extrémités aboutissent à des rochers à pic qui s'élèvent au-dessus du Sérèd. Ce rempart faible, mais bien défendu, a souvent éloigné les Tartares du toit de chaume qui

en occupe le milieu. Ce toit couvre une maison sans luxe, mais propre et commode. C'est l'habitation d'un brave gentilhomme dévoué à la famille des Wisniowiecki. Il leur doit le repos et l'aisance de ses vieux jours; mais pendant quarante ans il les a suivis sur les frontières; lorsqu'il s'agissait de repousser l'ennemi de la patrie. alors son sabre tombait sans pitié. Dans les temps de paix il soutenait aux diétines et aux tribunaux la cause de ses patrons; là aussi le sabre était tiré, mais il frappait mollement. N'était-ce pas un frère qu'il avait en face, et n'était-il pas toujours prêt à jeter ses armes loin de lui pour serrer dans ses bras cet autre Sarmate, dont les yeux animés, il est vrai, ne portaient pas cependant l'empreinte de la colère et de la soif du sang, traits distinctifs du caractère national. Pendant tant d'années où la résistance au gouvernement était réputée légale, où la guerre civile était organisée d'après des formes convenues, on a vu des com-

bats, mais jamais de vengeances ni de massacres à froid, tels que ceux qui souillent les pages de tant d'histoires. Bientôt le vainqueur, le vaincu, assis au même banquet, puisaient dans la même coupe une réconciliation franche aux cris répétés de *kochaimysie* (aimons-nous).

Notre gentilhomme était bien le modèle du vrai Sarmate : franc, loyal et brave, il chérissait sa patrie et la liberté d'or*. Sa tête rasée était sillonée de nombreuses cicatrices; une légère touffe de cheveux en couvrait seulement le sommet. Une large moustache ombrageait sa lèvre supérieure, et le sabre ne quittait jamais son côté. Assis sous des tilleuls élevés, antique ornement de la cour de son manoir, il regardait rentrer au bercail ses nombreux troupeaux, lorsqu'il aperçut dans le lointain un nuage de poussière et bien-

* Zlota Wolnosé.

tôt la compagnie qui venait lui rendre visite. Il reçut ses hôtes avec sa cordialité ordinaire : on servit en plein air tout ce que la maison contenait de raffraîchissemens ; les coupes circulaient dans les mains des convives, dont les événemens de la matinée faisaient l'entretien. Les veneurs, appelés à tour de rôle, présentaient leurs cors qui, remplis d'un vin généreux de Hongrie, étaient, pour ces virtuoses d'un nouveau genre, des instrumens qu'ils embouchaient avec délice.

« Où donc est votre petit-fils, le compagnon d'enfance de la belle Marina? dit le prince au vieux gentilhomme.

— Le voilà dans un coin, portant envie à ce rustre qui a eu le bonheur de mourir pour notre belle demoiselle.

— J'espère bien, reprit le prince, que ce

brave homme n'en mourra pas. Mais approchez-vous, M. Jean ; puisque vous n'avez pas eu le bonheur de verser votre sang pour Marina, vous allez du moins boire à sa santé.» Le jeune homme s'avance plus rouge que s'il avait déjà vidé l'énorme coupe qu'on lui présente ; il relève avec grâce une légère moustache, et après s'être incliné vers la jeune dame, il vide la coupe d'un seul trait.

« Bravo ! s'écrie le prince ; qui boit bien manie le sabre d'une main ferme. » S'adressant ensuite au vieux Zaroucki : « Mon ami, nous sommes entourés d'une noble jeunesse : contez-nous votre vie ; elle lui apprendra comment il faut servir son pays.

— Mon prince, reprit Zaroucki, la vie d'un vieux Polonais c'est un demi-siècle de combats. Des genoux de sa nourrice, il doit sauter sur le coursier et ne le quitter que ren-

versé par le fer ennemi ou pour se déposer dans le fauteuil de la caducité.

« Aussi étais-je bien jeune lorsqu'au château de Péremirce, servant en qualité de page de votre grand père, le prince Jean Wisniowiecki Starost de Szysk, nous fûmes surpris par les Tartares, et emmenés en captivité. Le prince paya sa rançon et la nôtre, et depuis, les Tartares ont souvent regretté d'avoir changé un Wisniowiecki contre de l'or ; j'avais montré dans cette circonstance de la prudence et de la fermeté, et le prince me donna pour compagnon, à son neveu le prince Sigismond qui se rendait comme page à la cour du roi Sigismond Auguste. Nous arrivâmes pendant le couronnement de Barbe Radziwill. Qu'elle était belle, lorsqu'assise sur le trône auprès de son auguste époux, elle recevait l'hommage des princes de Prusse et de Poméranie *, qui, à genoux, juraient

* Voir la note à la fin du volume.

entre les mains de leurs souverains une fidélité et une obéissance éternelles ! Nous passions le temps à nous instruire dans l'étude des lettres et dans l'exercice des armes, lorsque le roi se rendit à Danzik, pour mettre fin aux troubles qui s'étaient élevés au sujet de la religion. Le roi était tolérant, l'affaire fut bientôt arrangée. Pendant ce séjour, nous nous amusâmes beaucoup ; nous eûmes une querelle avec des bourgeois de la ville : on en vint aux mains ; il y eut du monde de tué de part et d'autre, et l'on finit par se réconcilier. Le prince Wisniowiecki se conduisit vaillamment. Je m'attachai à lui; mais un accident devait bientôt nous séparer. Le roi se rendit en Lithuanie, et passa par Kœnisberg, où il fut reçu et fêté par le prince Albert de Brandebourg, qui, voulant rendre les honnenrsconvenables à son prince suzerain, fit, pendant une promenade, tirer un grand nombre de coups de canon. Un boulet vint frapper mon jeune maître qui portait la

lance à côté du roi. Ce monarque fut couvert du sang de l'infortuné jeune homme. * Le prince de Prusse était au désespoir ; tout le monde le consolait, et personne ne songeait à moi qui venais de perdre un ami et un protecteur. Resté près du roi, je sentis que je n'étais pas fait pour la cour. J'attendais avec impatience le moment de m'élancer sur un cheval, et de pouvoir me servir de mon sabre contre l'ennemi ; je le crus arrivé ; lorsque Guillaume de Furstemberg, grand maître des chevaliers porte-glaive, s'étant fait luthérien avec tout son ordre, attaqua Kokenhausen, où s'était réfugié Guillaume de Brandebourg, archevêque de Riga, et frère d'Albert, duc de Prusse. Le roi envoya Lacki au grand maître, avec l'ordre de délivrer l'archevêque, son parent. Lacki fut assassiné en entrant sur les terres de Livonie. Le roi, ayant demandé vainement une satisfaction

* Année 1553. Bielski, livre v, page 597.

éclatante, s'avança avec une armée, et fit publier la levée en masse. Ces préparatifs furent inutiles, et quoique le grand maître eut levé de son côté une armée considérable, il n'osa pas tenter le sort des armes, et fit solliciter par les ambassadeurs de l'Empereur Ferdinand la permission d'implorer sa grâce. Elle lui fut accordée. Il arriva à Pozwole, avec trois cents chevaliers, se mit à genoux devant le roi, et le pria de lui pardonner. * J'avais ainsi perdu l'espoir de faire la guerre, et je me décidai à rejoindre mes véritables protecteurs, ceux auprès desquels l'homme qui aime les combats trouve de quoi se satisfaire. J'allai rejoindre le prince Dimitre Wisniowiecki à Tomakouwka, sur le Dniepper. Il avait fait fortifier cette ville, pour être plus à portée de repousser les incursions des Tartares. Nous passions quelquefois le fleuve, et nous allions porter au milieu d'eux la

* Année 1557, Gwaguin, hist. de Livonie, page 19.

guerre et les ravages dont ils nous menaçaient. Notre vie était heureuse, car elle était active et utile. Sur ces entrefaites, les Valaques, las du joug de l'Hospodar Tomza, appelèrent le prince à leur secours. Il se mit en route avec un corps nombreux, mais le manque de précautions nous fit tomber dans une embuscade. La suite entière du prince fut prise et massacrée. Il n'y eut que lui, Piasecki et moi qui fûmes envoyés à Constantinople. Là, on nous donna le choix entre l'apostasie et la mort ; il n'était pas douteux. Piasecki fut décapité : je fus lié à un poteau auquel pendait mon maître, attaché à un croc qui lui traversait les reins. Il ne cessa d'insulter à ses persécuteurs, et de maudire leur prophète. Depuis deux jours il servait de but aux flèches de ces barbares, leur reprochant leur maladresse. Il demanda un arc, le tendit d'une main vigoureuse, et lança une flèche qui alla percer un des assistans. Le sultan Selim voulut voir un homme si

brave ; et, plein d'admiration pour lui, il lui fit donner une mort plus prompte. * Pour moi, je fus échangé. Revenu dans ma patrie, je rejoignis le prince Michel Wisniowiecki qui, dans la guerre avec la Moscovie, porta ses armes victorieuses jusqu'à Starodoub et Chernigoff. ** Nous nous réunîmes au prince Michel Radziwill; et nous rencontrâmes l'ennemi près d'Orcha, sous les ordres du prince Schouiski. Il fut battu ; le chef fut tué ; les bagages et l'artillerie tombèrent en notre pouvoir, et le reste de l'armée se réfugia avec peine à Polock. ***

Trois ans après, le prince Constantin, votre auguste père, me donna le commandement de sa compagnie d'hommes d'armes. J'étais alors sous les ordres du prince Roman Sanguszko : nous attaquâmes l'ennemi près

* Année 1563. Chronique de Bielski, liv. v, p. 614. — Niesiecki — Starowolski. — Tembeski.

** Karamsim, tome ix, page 63.

*** Année 1564. Karamsim, tome ix, page 66.

de Czasnik; il fut défait : l'un des chefs, le prince Serebrenoï, parvint à s'échapper, et l'autre, le prince Bazile Palecki, tomba en notre pouvoir. * Les troubles de la Moldavie nous forcèrent d'accourir au secours de Bogdan, contre Ivonia que le sultan portait à l'Hospodarat. Ce dernier ayant enfin consenti à prêter au roi de Pologne le serment d'obéissance et de fidélité auquel ses prédécesseurs s'étaient soumis, la tranquillité fut rétablie de ce côté. **

* Karamsim, tome IX, page 147. —Bielski, livre V, page 622.

** Année 1572. Bielski, livre V, page 649.

CHAPITRE VIII.

Les Tartares, profitant de deux interrègnes et du règne court et orageux de Henri de Valois, désolaient nos provinces. Le prince Constantin Wisniowiecki luttait courageusement avec une poignée d'hommes, lorsque l'élection du vaillant Batori vint donner un

nouveau lustre aux armes polonaises. Ce prince sentait qu'il fallait mettre fin aux prétentions et à l'arrogance du czar Ivan, et la guerre avec les Moscovites fut engagée. Nous les attaquâmes près de Venden, sous les ordres d'André Sapieha et de Mathieu Dembinski. Leur cavalerie fut culbutée en un clin d'œil; mais arrivés aux batteries, nous trouvâmes de la résistance. Ces braves canoniers se firent tuer en embrassant leurs pièces. A leur tête périrent Wasili Worontzoff et Daniel Soltykoff. *

L'artillerie tomba en notre pouvoir, et plus de six mille hommes restèrent sur le champ de bataille. ** Nous marchâmes sur Polock, le roi à notre tête, et nous mîmes le siége devant la ville. La garnison était décidée à se bien défendre, et pour se mettre

* Onacewicz, règne de Batori, année 1578, tome 1^er^, page 192. — Chronique de Bialski, page 760.

** Karamsin, tome IX, page 360.

dans la nécessité de périr, plutôt que de se rendre, elle fit jeter sous nos yeux dans la Dwina les prisonniers polonais. * Enfin, la ville ouvrit ses portes; les principaux chefs, refusant toute capitulation, se réfugièrent dans l'église de Sainte-Sophie. Ils y furent pris, et le roi leur accorda généreusement la vie qu'ils n'osaient espérer. ** De là, nous marchâmes rapidement sur Sokol. L'ennemi ayant fait une sortie qui fut repoussée, nous le poursuivîmes jusque dans la place. Les Herses tombèrent sur nous, la lutte fut sanglante, et la victoire nous resta sur des monceaux de cadavres. Le général ennemi Schéin périt les armes à la main. Une fois maîtres de Sokol, les places tombèrent devant nous, et nous portâmes la dévastation jusqu'à Seversk et Staradoub. *** L'année suivante, sous les ordres du hetman Zamoiski, nous

* Karamsin, tome IX, page 374.
** *Id.*, tome IX, page 378.
*** *Idem*, tome IX, page 380.

marchâmes sur Velikelouki, qui fut prise d'assaut, après une vigoureuse défense. Une marche rapide nous amena sous les murs de Toporetz, où se trouvait l'armée ennemie, sous les ordres de Khilkof; il fut battu. Rével et Oseriché nous ouvrirent leurs portes, ainsi que Zavolotch, quoique bien défendues par Sabourow. Le czar, effrayé de tant de revers, demande la paix au roi de Pologne, l'appelle son frère, et lui offre son amitié. * Mais Batori lui demande la cession entière de la Livonie, de la Severie, de Smolensk, de Pskof et Novogrod, et 400,000 ducats de Hongrie, pour les frais de la guerre. ** Il marche sur Pskof, avec une armée de cent mille hommes, et en commence le siége devant trois cent mille Moscovites. *** La défense devait être désespérée : trente mille hommes avaient

* Keramsin, tome IX, page 403.
** *Id.* tome IX, page 418.
*** *Id.* tome IX, page 412.

juré de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Les femmes même préparaient tout pour la résistance. Cependant Radziwill s'avança jusqu'au Volga, et porta l'incendie et la désolation sous les yeux même du czar. Sur ces entrefaites, le pape Grégoire XIII, dont Ivan Wasiliewich avait demandé la médiation, envoya le jésuite Possevin, qui fut reçu par les Russes, comme ambassadeur d'aucune nation ne l'avait encore été. * Après une longue négociation que Jean Zamoiski menaça souvent de rompre, Possevin fit conclure une trève de dix ans. La Moscovie céda, pour l'obtenir, la Livonie, Polotsk et Vélige. Notre grand roi Etienne, mourut au moment où il se préparait à achever ce qu'il avait si bien commencé. Un nouvel interrègne amena de nouveaux troubles. L'empereur Rodolphe II portait au trône de Pologne son frère l'archiduc Maximilien, pour l'opposer à Sigis-

* Karamsin, tome IX, page 413

mond de Suède, élu par le consentement de la majorité de la nation. Les armes devaient décider la question : les princes Wisniowiecki envoyèrent des troupes à Zamoiski, et un commandement important m'y fut confié.

. . . . . .

Nous passâmes les frontières autrichiennes: l'ennemi s'offrit à nous à Byczyna (Beuthen); un combat acharné nous donna la victoire. L'archiduc Maximilien, resté seul sur le champ de bataille, y cherchait la mort lorsqu'il fut entraîné malgré lui dans la place, et bientôt obligé de se rendre. * Le noble Zamoiski sut concilier les égards qu'il devait à son prisonnier, et les mesures sévères que réclamait la tranquillité du pays. Ma vie fut encore employée dans les guerres contre les Tartares, dont nous préservâmes si longtemps l'Europe, lorsqu'enfin mon noble pro-

* Le 24 Janvier 1588.

tecteur, (ici le brave gentilhomme se lève à demi pour saluer le prince Constantin) ayant jugé que j'avais assez fait pour la patrie voulut que je finisse mes jours dans cette paisible retraite. »

« Votre vie, brave Zaroucki, dit le prince, est tranquille, mais elle n'est pas moins utile. Vous élevez votre petit fils à servir son pays, et vos récits enflamment la jeunesse du voisinage d'une généreuse ardeur. Vous avez été le modèle du guerrier, vous êtes aujourd'hui l'exemple de l'agriculteur. Le soin des champs ne vous fait pas oublier votre ancien état, et l'on trouve chez vous l'une des plus belles races de ce noble animal qui a si souvent fait voler les Polonais à la victoire.

— Oh! pour cela, reprit le vieux gentilhomme en passant la main sur sa moustache, celui qui est assis sur une bête sortie de mon écurie n'a qu'à se tenir et à vouloir, et il

obtiendra plus qu'on ne peut raisonnablement demander à un cheval.

— Mais, mon prince, vous n'avez pas encore vu la perle de mon haras, la gloire de cette enceinte.

— Holà, s'écria le vieux Sarmate, faites sortir Alibé. »

Aussitôt un cosaque au costume léger s'élance hors de l'écurie : à sa suite bondit un coursier aux crins dorés; l'éclair est dans ses yeux, le feu sort de ses naseaux et sa queue flotte comme l'étendard qui mène l'escadron au combat. Il s'arrête, ses yeux inquiets et sauvages se portent de tous côtés. « Voyons, dit le vieux gentilhomme, que monsieur Jean nous montre ce qu'il sait faire. » Le jeune homme s'élance sur le cheval; d'abord il le contient

légèrement, et, par un mouvement imperceptible du corps, le force à plier sur ses jarrêts, tandis que ses pieds frappent la terre de coups précipités et cadencés. Rien n'est l'effet de l'art; la pause qu'il vient de prendre ne se reproduira plus. Aussi les spectateurs, les yeux fixés sur lui, semblent ne vouloir rien perdre de ces trésors de grâce et de souplesse. Tout-à-coup le coursier s'élance, tourne sur lui-même, retombe sur la terre qu'il repousse des quatre fers et la fait fuir sous ses pas. D'un bond il a atteint l'extrémité de l'enceinte du côté des rochers; ses pieds de derrière tiennent encore au sol, mais ceux de devant se balancent au dessus de l'abîme. Marina pousse un cri, et déjà Alibé cherche dans sa main le morceau de sucre, récompense ordinaire de son agilité.

Le jeune Zaroucki, fier de l'inquiétude qu'il a inspirée, sans écouter les éloges que la société prodigue au cavalier et à son coursier, s'approche de Marina.

« Ah ! madame, si au bas de ce précipice j'avais entendu ce cri, je me serais cru sur des roses.

— Monsieur Zaroucki, en quoi l'intérêt que je porte à un compagnon d'enfance peut-il vous étonner ?

— Mais si j'osais le dire, ce compagnon d'enfance est celui que vous préfériez autrefois.

— Oui, car vous étiez de tous celui qui saviez le mieux m'obéir, reprit la jeune comtesse en souriant.

— Ma vie entière sera consacrée à suivre vos ordres : daignez encore m'en donner, et vous verrez que je n'ai pas oublié comment on doit les exécuter. »

Marina avait déjà repris son air grave

et imposant : « Aujourd'hui, reprit-elle, il faut commander pour avoir le droit de m'obéir. » La foudre était tombé sur le jeune homme, ses illusions avaient cessé. Ce qu'elle est, ce qu'il est, venait de lui être révélé pour la première fois. La brillante troupe s'était éloignée; depuis long-temps il était seul avec son grand père, et l'espèce d'anéantissement dans lequel les paroles de Marina l'avaient plongé, durait encore. Il en fut tiré par le vieux gentilhomme qui, lui frappant sur l'épaule, lui dit : « Monsieur Jean, que veulent dire ces méditations ? êtes-vous dans l'âge de la réflexion ? Votre raison n'est pas mûre encore, vos idées ne sont pas fixées; mais vos membres ont acquis la plus grande vigueur : cela vous indique que vous êtes dans l'âge de l'activité. En fait de pensées, soyez fidèle à votre Dieu, à votre patrie, à l'honneur et à votre roi. Cela vous suffira; maintenant il est temps de servir.

— Servir ! s'écrie le jeune homme avec

désespoir, c'est commander qu'il me faut. Que je commande ou que je meure ! et, s'élançant sur le cheval encore sellé, il s'éloigne du pauvre vieillard stupéfait d'étonnement. »

CHAPITRE IX.

Le château de Zulosz, résidence du prince Constantin Wisniowiecki, était le rendez-vous de la noblesse du voisinage. De toutes parts on y voyait affluer les hommes qui avaient agi et ceux qui avaient appris. Les premiers y trouvaient un digne apprécia-

teur des actions ; les seconds, un cercle au milieu duquel ils pouvaient journellement faire valoir leurs connaissances. La jeunesse accourait à cette école où l'on apprenait à aimer et à servir son pays. * Chacun s'efforçait d'imiter quelques-unes des vertus du prince, qui, cherchant à faire oublier toutes ses supériorités, vivait au milieu de ces hommes distingués comme un ami avec des amis. Aussi la société était-elle toujours nombreuse au château. Dans le moment où nous parlons, les uns avaient suivi le prince à la chasse ; les autres, retenus par des projets ou des occupations, étaient restés, et voyant

* Les seigneurs Polonais, vivant habituellement à la campagne s'entouraient de jeunes gens qu'ils faisaient élever. La dernière maison de ce genre fut celle du prince Adam Czartoryski, général de Podolie, mort feld-maréchal au service d'Autriche. Il en sortit une foule d'hommes distingués qui firent honneur à leur pays, tandis que les jeunes personnes, élevées par la princesse qui rivalisait de bienfaits avec son époux, en firent l'ornement.

le retour des chasseurs retardé, se promenaient dans la vaste cour du palais et s'amusaient à considérer les loups qui, déjà amenés dans des charrettes, avaient été dressés sur leurs jambes par les piqueurs. Les chiens du voisinage, attirés par une sorte de fascination, la queue entre les jambes, les oreilles baissées, poussaient d'horribles hurlemens, et tremblans de tous leurs membres n'osaient ni s'avancer ni s'enfuir. Effrayant parmi ces objets d'effroi, le terrible Riviello attirait tous les regards. Le courage et le danger de Marina étaient déjà connus; mais son sauveur était l'objet de l'entretien général, non pas tant pour ce qu'il avait fait que par quelques circonstances particulières et mystérieuses.

Les chasseurs étaient de retour; tout le monde les avait suivis dans les vastes salles du château. Le premier soin fut de s'inquié-

ter de la santé du brave piqueur qui s'était si généreusement dévoué.

« Monseigneur, dit le majordome en s'adressant au prince, dès que ce brave homme nous eut été amené, tous les soins lui furent prodigués ; mais il était dans un grand état de faiblesse. Son sang ruisselait en abondance, et à chaque instant il semblait défaillir. Alors, monsieur le docteur ordonna qu'on déshabillât le blessé pour examiner et panser ses plaies. Cet infortuné qui, jusque là, ne s'était point occupé de ce qui se passait autour de lui, saisit son habit avec force, et s'opposa à ce qu'il lui fût ôté. La mesure cependant était indispensable. On usa de violence ; mais jugez de notre étonnement, monseigneur, lorsque sur sa poitrine ensanglantée on découvrit une croix du travail le plus précieux ; et pour la matière, comme dans l'auguste maison où j'ai le bonheur d'être je n'ai rien vu de pareil, j'ai lieu de

croire que le souverain le plus puissant peut à peine posséder des diamans et des rubis de cette grosseur *. Notre blessé, qui avait montré une grande agitation pendant qu'on le déshabillait, retomba dans sa première indifférence dès que nous eûmes découvert ce bijou. Néanmoins, toute question à ce sujet semblait le troubler violemment. Alors le docteur, craignant les suites de ces émotions, fit retirer tout le monde et s'occupa à panser ses nombreuses blessures. Malgré tous les soins, ses souffrances augmentaient beaucoup; les évanouissemens se succédaient avec une rapidité alarmante, et le docteur jugea à propos de faire appeler le père Savicki. Le patient, à la vue de cet ecclésiastique, demanda à rester seul avec lui, et dans ce moment ils sont enfermés ensemble. »

Le majordome, ayant terminé son récit,

* Karamsin, tome xi, page 169, — Niemcewicz.

se retira dans le cercle qui s'était formé autour de lui. On en était aux conjectures sur cetévénement singulier, lorsque le père Savicki entra. Toutes les voix s'élevèrent pour le questionner.

« Monseigneur, dit l'ecclésiastique, s'adressant au prince, ce que j'ai à vous dire à ce sujet, est de nature à ne pouvoir être entendu que de vous et des membres de votre famille. » Tout le monde s'étant retiré, non sans quelque regret, l'ecclésiastique continua en ces termes :

« Lorsque je me présentai à cet infortuné et que nous fûmes seuls, «Mon père, me dit-il, je ne vous demande pas de me donner les secours de la religion, car je ne suis pas du rit latin, mais je ne veux pas qu'une pierre muette couvre un cadavre inconnu » et, tirant de la doublure de son habit un

rouleau de papier, il ajouta : « Puisque de mon vivant je n'ai pu me faire connaître, ceci révèlera qui j'étais quand j'aurai cessé de vivre ». Il poussa un soupir, ses forces diminuèrent visiblement. Je lui fis quelques exhortations ; mais se relevant avec énergie : « laissez-moi, s'écria-t-il, je ne puis pardonner à mes ennemis ; ils sont heureux ! » Là-dessus il tombe sans connaissance, et le papier échappe de ses mains. A mes cris, le médecin et d'autres personnes accourent : c'était à moi qu'appartenait le secret ; j'emportai donc le papier. Jugez de ma surprise lorsque je lus ce que vous allez entendre. » Là-dessus l'ecclésiastique ouvrit le rouleau et lut ce qui suit :

« Le cadavre que vous avez sous les yeux, soit que vous l'ayez trouvé percé de coups sur un grand chemin, ou étendu sous un arbre, décharné, couvert de haillons, et portant les stigmates de la misère, est la

dépouille mortelle de Dimitre, fils d'Ivan, czar de Moscovie. En mourant, je prends Dieu à témoin que j'étais seul légitime héritier du trône qu'occupe l'infâme usurpateur et meurtrier Boris Godounoff. Ce misérable s'étant emparé de l'esprit faible de mon frère Fiedor, dont il voyait décliner la santé, ne voulut plus renoncer au plaisir de régner. J'étais sur son chemin : il me fit reléguer avec ma mère à Uglich, sous prétexte de me faire élever loin de la corruption des cours. Là, il m'entoura de scélérats qui lui étaient dévoués. Un allemand, nommé Simon, fut placé près de moi. On s'ouvrit à lui, mais celui-ci dissimula pour me sauver l'horreur que lui inspirait cet infâme complot. Le jour où le crime devait être exécuté, il me prit à part et me dit : Mon petit Dimitre, ceux à qui le trône est destiné sont exposés à de grands dangers. Si vous en étiez menacé, auriez-vous le courage de les affronter ?

. — Je supporterai avec fermeté tout ce que le ciel m'enverra, fut ma réponse.

— Eh, bien ! ajouta ce brave homme, cette nuit vous devez être assassiné par l'ordre de Godounoff; mais soyez discret et résolu, vous serez sauvé. Dès que le petit Sunienko, qu'on m'avait donné pour compagnon d'enfance, fut endormi, il le revêtit de riches habits et le plaça dans mon lit; puis, m'ayant fait cacher dans un conduit de cheminée, il se retira. Le lendemain matin, le serviteur chargé de m'éveiller, voyant un enfant baigné dans son sang, le visage meurtri et défiguré, jeta l'alarme dans le palais. Le tocsin sonna de toutes parts; le peuple se souleva, et dans cette confusion, on ne sait quelle main frappa tous ceux qui étaient chargés de ma garde. C'était assurément par l'ordre de Godounoff qui voulait effacer ainsi les traces de son crime. Simon avait profité de ce désordre pour me faire sortir

du château, et m'avait conduit en Pologne; mais arrivé sur cette terre hospitalière, il mourut. Enfant malheureux, abandonné de tout le monde, je languis dans la misère, sans oublier un instant que ma place était sur un trône* ».

A peine cette lecture est-elle finie, que le vieux Mniszech, les yeux étincelans, s'écrie : « Cet homme est-il mort? »

— Lorsque je l'ai quitté, répliqua l'ecclésiastique, il semblait toucher à sa fin; mais il est si jeune et si fort, qu'on peut encore espérer.

— Si c'est le fils d'Ivan, répond le palatin, la vérité est facile à connaître; nous avons ici un gentilhomme de la suite du

* Niemcewicz, règne de Sigismond III, tome II, page 234.

prince Léon Sapieha, nommé Pietrowski, et le hasard a conduit ici une autre personne qui m'est attachée. L'un et l'autre ont passé une année à Uglich, près de l'infortuné Dimitre *; il n'y a qu'à les faire venir séparément, et à les questionner. Pietrowski fut appelé le premier; interrogé sur le jeune Dimitre : « Si jamais, dit-il, la fortune a « destiné un enfant à être perdu et reconnu « par des marques certaines, c'est celui-là : « ses traits durs, mais pensifs, annoncent une « volonté ferme pour concevoir, et une dé- « termination hardie pour exécuter. Une « verrue surmonte son large front, et une « marque près de l'œil droit le caractérise « plus fortement. »

La seconde déposition se trouva exactement conforme à la première. « C'est cela,

* Niem: Histoire de Sigismond III, tome II, page 240. — Karamsin, tome II, page 170.

c'est cela, s'écria l'ecclésiastique, courez, il n'est pas mort; car, Dieu le réserve pour la grande union des deux églises !

— Ah ! père Savicki, reprit le prince, vous ne songez qu'à soumettre toutes les consciences à l'autorité de Rome.

— Monseigneur, dit l'ecclésiastique, si ce n'était pas là ma conviction, vous ne me verriez pas porter cet habit, et si, comme moi, ajouta-t-il avec un sourire plein d'enthousiasme, vous étiez allé dans la capitale du monde chrétien, vous y auriez vu un presbytère et une église tels que notre globe entier mérite à peine d'en être la paroisse ! »

Les symptômes étant devenus moins alarmans, on transporta dans le plus bel appartement du château celui qu'on y regardait déjà comme légitime souverain. Le prince Wisniowiecki lui prodiguait les soins les plus

touchans et les plus empressés, avec le respect dû à une grande infortune. De son côté, l'ambitieux palatin cherchait à gagner la confiance de Dimitre. Il ressentait une joie secrète en voyant s'établir l'intimité entre le jeune prince et Marina qui sympathisait si bien avec cette âme, fortement dominée par la seule pensée du pouvoir et de la vengeance, et pour qui toute place entre la bure et la pourpre était indifférente. Une culture soignée des premières années perçait au milieu de tout ce qu'il y avait d'agreste et de sauvage dans un homme dont la vie s'était passée jusque là au milieu des dernières classes de la société, et offrait un contraste plein de charme à ses yeux.

CHAPITRE X.

Cependant le jeune Dimitre avait donné toute sa confiance au comte Mniszech ; il lui découvrit les relations qu'il avait conservées avec la Russie. Un grand nombre de partisans n'attendait même, selon lui, qu'une occasion de le reconnaître. Mniszech offrit

de le conduire à la cour du roi Sigismond qui le reçut avec bonté et lui dit : « Dieu vous conserve, Dimitre, prince de Moscovie, car par les preuves qui m'en ont été données je vous reconnais pour tel. Je vous assigne une pension de quarante mille florins, et vous considérant comme notre ami et sous notre protection particulière, nous vous permettons de traiter avec les gentilshommes de notre royaume, et à eux de vous donner aide et conseil. » *

Le monarque retenu par le traité qui l'unissait à la Moscovie, et par l'impossibilité de commencer cette guerre sans le concours de la diète dont il n'aurait pas obtenu le consentement, vu qu'elle était sous l'influence de Zamoïski, opposé à cette expédition, * la protégea sous main. Fort de cette autori-

* Niemcewicz, tome II, page 241.
** *Idem*, tome II, page 247.

sation tacite, Mniszech entraîna les Wisniowiecki; ils réunirent des troupes auprès de la ville de Léopol. Les essaims d'une jeunesse belliqueuse, tourmentée du besoin de la gloire et de l'activité, se joignirent à cette armée qui, ayant Dimitre à sa tête, passa le Dnieper près de Kïow. Un bruit sourd dans son origine, mais qui triompha bientôt des obstacles que lui opposait le pouvoir absolu, se répandit dans la Moscovie, et le peuple apprit que le fils d'Ivan venait faire valoir ses droits. Boris Godounoff tremble sur le trône acquis par le crime; il veut frapper son ennemi de toutes les armes à la fois. Des manifestes publient les détails de la mort de Dimitre, fils d'Ivan. Le patriarche Job lance les foudres de l'église contre l'imposteur que vont combattre les meilleurs généraux de Boris; mais Dimitre, vainqueur de tous ces obstacles, marche en recevant la soumission des villes qui toutes lui ouvrent leurs portes. Novogrode seule résiste : Là, se trouve le

héros de la Russie, Bosmanoff, à la tête d'une garnison nombreuse. D'un autre côté Ivan Wasiliewicz Chouiski s'avance avec une armée de quatre-vingt mille hommes. * Ici semblait devoir finir cette expédition aventureuse. Dimitre n'avait avec lui que douze mille hommes dont quatre à cinq mille Polonais. Les chefs de ces derniers demandèrent le combat; c'était le désir de Dimitre. Il s'avance en tête de l'armée, et, à genoux, il s'écrie : « Éternel ! tu lis au fond de mon ame; si ma cause est injuste, lance ta foudre sur moi. Si le bon droit est de mon côté, si ma conscience est pure, donne à mon bras une force invincible. ** Le combat s'engagea avec acharnement, et la victoire était disputée, lorsque la cavalerie polonaise fondit sur les Russes, portant la mort et l'effroi dans tous les rangs. L'ennemi fuit de toutes

* Niemcewicz, tome II, page 254.
** Karamsin, tome XI, page 212.

parts, * mais cette poignée d'hommes ne pouvait suffire à deux victoires. Bosmanoff, sorti de Novogrode, s'avançait sur les derrières de l'armée de Dimitre. Cette nouvelle le força de s'arrêter au milieu de ses succès, et le soldat épuisé fut ramené à Poutiwle. Mniszech voyant le petit nombre de Polonais qui restait auprès du prince, retourne faire de nouvelles levées. Pendant ce temps la rébellion contre Boris augmente. Les uns par conviction, les autres par haine pour l'usurpateur se déclarent pour Dimitre. Il semblait conduit par la providence; les armes, le poison, tous les moyens échouent, et au moment où ses efforts commencent à devenir douteux, le tyran est frappé de mort subite au sortir d'un banquet. Il n'a que le temps de se revêtir d'un habit de moine et de changer son nom de vie contre un nom de mort. Il prend celui de Bogolep, et expire en

* Karamsin, tome xi, page 214.

recommandant son jeune fils aux Boyards. *

Pendant que quelques hommes irrésolus placent un enfant sur un trône chancelant, l'intrépide Dimitre se présente à l'armée ennemie, qui le reçoit avec des cris de joie. Bosmanoff lui-même le reconnaît pour son souverain et lui jure de mourir pour lui, serment qu'il tint si loyalement.

Dimitre s'avance sur Moscou; là aussi la révolution s'accomplit. Le peuple se porte au palais du jeune czar, et tous les amis de Godounoff tombent victimes de la fureur populaire. Dimitre entre à Moscou, au milieu de la foule curieuse de le voir, et, prosternée sous ses pas, mille voix s'écrient de toutes parts : « Vive notre père! vive le fils d'Ivan! Dieu l'a sauvé pour notre bonheur; poursuis ta course radieuse, soleil de la Russie! **

* Levesque, Hist. de Russie, tome III, page 279.
** Karamsin, tome XI, page 278.

Accompagné du clergé, le nouveau czar se rend à l'église métropolitaine. Les plus ardentes prières s'élevaient au Ciel, lorsqu'au milieu du *Te Deum* on entendit retentir les fanfares des Polonais. A ce son inaccoutumé un morne silence succède aux cris de joie; une sueur froide remplace l'épanouissement du bonheur. Cette impression cependant se calma bientôt, mais non sans laisser des traces profondes. Dimitre devait subir une épreuve que les Russes attendaient avec impatience. Sa mère, la vertueuse Marie Nagoï, vivait religieusement dans le cloître de Viksa où, sous le nom de Marpha, sa réputation de sainteté s'était répandue par toute la Russie. Une députation composée de tout ce qu'il y avait de grands alla la chercher. Le prince courut au devant d'elle, et dès qu'il l'aperçut il se précipita dans ses bras. Elle inonda ses joues de larmes véritables. * Tous les

* Karamsin, tome IX, page 290.

doutes furent levés, et Dimitre plaça solennellement sur sa tête la couronne de Monomaque. Il est vengé, il règne, mais son bonheur ne sera complet que quand il le partagera avec celle dont le souvenir est profondément gravé dans son cœur; et Athanase Vlassief part demander à Sigismond III la main de Marina Mniszech pour le souverain de la Moscovie.

CHAPITRE XI.

Un concert harmonieux de flûtes, salue du haut des tours de Cracovie les derniers rayons du soleil * qui, glissant sur les nombreuses coupoles de la ville, vont dorer les cimes

* Cet usage était très-ancien en Pologne.

neigeuses des Crapates. Le marchand a fermé sa boutique, et quitte l'édifice gothique dit des *drapiers* que Casimir-le-Grand à fait élever sur la place principale. Des troupes de gentils-hommes, regagnent à cheval la maison où chacun d'eux doit trouver le repos. La vivacité de leur conversation, leur visage enluminé, tout annonce que la sobriété n'a pas présidé aux banquets qu'ils viennent de quitter. Les uns, discourent bruyamment sur les affaires publiques et sur les intérêts de l'état, tandis que de longs éclats de rire dénotent parmi les autres un entretien beaucoup moins grave. Des flots d'étudians se précipitent hors des colléges. Le fils du riche, va trouver son repas du soir préparé ; le fils du pauvre, vêtu du simple manteau noir, et muni de son écuelle, court demander au bourgeois la nourriture que celui-ci s'empresse d'offrir au jeune homme studieux ; tout à coup, cette foule prend la même direction. Presque tous les témoins de cet empressement en ignorent

le motif; mais ils le comprennent, lorsque par la porte de Stradom, ils voyent déboucher un nombreux cortége.

Douze trompettes s'avancent sur des chevaux blancs, et sont suivis d'une troupe de tartares pliés sur des coursiers agiles. Des carquois remplis de flèches, chargent leurs larges épaules. Après eux, vient une compagnie d'hommes d'armes. Les ailes d'écailles d'acier attachées à leurs casques, produisent en se froissant un son argentin. Leurs armures sont couvertes de peaux de tigres, dont les pattes aux griffes dorées se croisent sur leur poitrine. Des plaques d'argent protègent leur monture dont les selles sont ornées d'ailes tissues de plumes variées. Au haut de leurs lourdes lances, s'agitent des flammes où sont peints des croissans renversés, surmontés de cinq plumes *. Derrière cette brillante troupe, bondissent des coursiers élevés dans les dé-

* Les armes de Mniszech.

nouvelle souveraine, et par la magnificence que son époux avait déployée pour la recevoir dans ses états. Le clergé à la tête des habitans de chaque ville, venait lui présenter le pain et le sel en signe d'obéissance. Des traîneaux magnifiques, où l'or, les étoffes et les plus belles fourrures étaient prodigués, la conduisaient dans les palais préparés pour elle. Des envoyés venaient journellement lui apporter des nouvelles de son auguste époux, et lui offrir les plus riches présens. Enfin, le 12 mai, elle arriva près de Moscou. Là, des tentes avaient été dressées pour que les personnages les plus éminens de l'empire pussent lui faire leur cour. Entourée d'une foule immense, elle se rendit au monastère des vierges qu'habitait la czarine mère. Marina fut reçue par la princesse et le czar dans cette demeure où elle devait rester jusqu'au jour de son mariage et de son couronnement. Partout elle avait entendu des cris d'allégresse, mais déjà les cœurs n'y répondaient

plus. Des hommes avaient exploité ce qu'il y avait d'obscur dans l'origine de Dimitre, et prétendaient reconnaître en lui un moine vagabond, nommé Grégoire Otrépief. Le prince de son côté n'avait pas assez respecté les usages du pays, qu'il était appelé à gouverner. Plein d'admiration pour la terre de liberté où il avait trouvé un asile, il l'a manifestait hautement; il avait pris le costume des polonais, et cherchait à faire adopter leurs mœurs en les proposant sans cesse pour modèles. Il voulait établir des relations sociales et vivre familièrement avec les grands; il donnait des fêtes, s'asseyait à table au son de la musique, ce qui était entièrement contraire aux habitudes graves et religieuses du pays. Une circonstance légère et indifférente en elle-même, indisposa néanmoins les nobles. Le nouveau czar mangeait du veau, chose qui parut si choquante que Tatistcheff ne pouvant plus se contenir, le lui reprocha

publiquement *. Au lieu de dormir après le repas comme le faisaient ses prédécesseurs, il parcourait les ateliers des peintres et des orfèvres, se mêlait au peuple qui, accoutumé à voir son prince entouré d'un appareil de faste, accusait Dimitre de manquer à sa dignité. Il exerçait ses troupes, donnait l'image d'un combat, d'une prise de forteresse, s'occupait de l'administration avec une habilité qui étonnait même ses ennemis. Dans ses délassemens, il s'élançait sur l'étalon indompté, terrassait des ours, et les Russes, tout en le regardant avec étonnement, s'éloignaient d'un prince qui contrariait toutes leurs idées **. Des complots s'étaient formés; le plus dangereux de tous avait été ourdi par le prince Basile Iwanowicz Chouiski; mais il fut découvert, livré à un tribunal composé de juges tirés de toutes les classes de la société, et condamné à mort.

* Karamsin, tome xi, page 338.

** *Idem*, tome xi, page 293.

Déjà, la hache était suspendue sur sa tête, lorsque Dimitre lui envoya sa grâce. Un cri général d'admiration accueillit ce trait de clémence, et ramena pour quelque temps tous les cœurs au souverain*. Basile affectant une reconnaissance outrée se plaça plus haut que jamais dans la faveur du prince, qui pensa que l'empire était pacifié. Quelques jours suffirent pour révéler au vieux Mniszech, ce qu'il y avait d'effervescence sous cette apparence de calme, et combien d'intrigues s'agitaient sur les degrés même du trône. Il crut devoir en prévenir son gendre; mais Dimitre, trop intrépide dans le danger présent pour redouter les périls à venir, ne voulut ni croire à des complots ni les craindre.

« Prince, lui dit le vieux palatin, vous avez découvert des menées dangereuses : cependant, leurs auteurs vous entourent. Si

* Karamsin, tome XI, page 203.

vous avez oublié le crime, pensez-vous qu'ils aient oublié le pardon ; chaque jour, on les voit chercher à renouer les fils d'une traine déchirée. Nous vous avons placé sur le trône, c'est à vous à vous y maintenir : notre tâche est finie. Quand je vous étais nécessaire, vous m'avez offert pour prix de mes services la principauté de Smolensk en toute souveraineté *; je viens vous sommer de tenir votre parole.

— Imprudente promesse, faite lorsque loin du trône je n'en connaissais pas encore les devoirs. Si je consentais à démembrer mon empire, c'est alors que je mériterais cette haine du peuple dont vous voudriez me faire craindre les effets. Restez auprès de moi, auprès de votre fille : des richesses immenses et la première place à ma cour doivent vous satisfaire.

** Karamsin, tome xi, page 180.

— J'étais un des premiers au milieu d'hommes libres : et ce n'est pas là ce qui aurait pu m'engager à exposer ma vie, et qui plus est ma fortune? Non, une souveraineté indépendante, voilà la seule position que je puis croire au-dessus de celle que j'avais. Je ne connais pas vos devoirs comme souverain ; mais comme homme, le plus sacré est de tenir sa parole. En vain, vous parlez maintenant de ménager le peuple : l'exemple de votre père vous a appris comment il faut règner. Entourez-vous d'hommes qui consentent à tout, pourvu que tout leur soit permis ; qui, n'ayant d'existence que par vous et pour vous, soient animés d'une haine implacable pour tous les genres d'illustrations. Rétablissez enfin l'Opritchnina*, c'est

* *Voyez* sur l'Opritchnina, Lévesque ; tome III, page 74. — Karamsin, tome IX, page 103. — Ivan IV créa cette espèce de milice. Il voulut que les membres de cette association fussent tirés des dernières classes de la société. Il leur était défendu d'avoir aucune

par son moyen qu'Ivan le terrible a fait de la volonté la plus tyrannique une loi contre laquelle il ne s'est pas même élevé de murmures.

— Comte, il y a sur un trône du midi un souverain, le modèle des rois*; comme lui, j'ai recouvré une couronne par les armes; comme lui, je la conserverai par l'amour de mes sujets; et ce n'est pas en entendant le bruit des chaînes que font retentir les pas d'esclaves tremblans, que je me croirai maître. Mais laissons cet entretien, je veux maintenant ne m'occuper que de mon bonheur. »

liaison avec les grands boyards, contre lesquels on cherchait à exciter et à entretenir leur haine.

* Tous les historiens parlent de l'espèce de culte que Dimitre avait pour Henri IV, roi de France.

CHAPITRE XII.

Tout avait été disposé pour la cérémonie avec la plus grande activité, et Marina quitta le couvent pour se rendre au Kremlin. Dans la salle dite crénelée, où se trouvaient réunis les boyards et les ambassadeurs, on avait dressé deux trônes. Le czar fit placer à côté de lui

celle qui n'était encore regardée que comme sa fiancée, car il ne l'avait pas épousée selon le rit grec, et Bazile Chouiski parla à Marina en ces termes :

« Illustrissime souveraine, Marina, fille de Georges, par la volonté de Dieu et celle de l'invincible autocrate César, grand-duc de toute la Russie, tu es choisie pour son épouse: monte donc sur le trône impérial, et règne conjointement avec notre auguste souveraine *. Elle s'assit, et Michel Nagoï, grand de l'état, lui présenta la couronne de monomaque et le diadême. Quand elle les eut baisés, le cortége se rendit à l'église de l'Assomption où tout était préparé pour le sacre. Le chemin qui conduisait au temple était tapissé de velours et de draps rouges. Arrivés à l'église, les fiancés se placèrent au milieu, sur une estrade élevée ; le czar oc-

* Karamsin, tome IX, page 352.

cupait un trône d'or envoyé de Perse, et Marina un trône d'argent. Le patriarche imposa la sainte croix sur la czarine, à qui ses femmes avaient ôté la coiffure et la couronne de fiancée. Les chœurs entonnèrent en l'honneur du souverain et de la souveraine, l'hymne de *in plurimos annos*. Le patriarche passa la chaine d'or de monomaque au cou de Marina, la sacra et lui donna la communion. C'est ainsi qu'elle se trouva couronnée souveraine de Russie, avant même d'être aux yeux du peuple l'épouse du czar; car ce ne fut qu'après qu'on procéda au mariage. Cette seconde cérémonie achevée les deux époux sortirent de l'église, la couronne sur la tête et se tenant par la main. Ils furent salués par des coups de canon et par les acclamations du peuple. Placés sur le seuil du temple, le prince Mscislawski répandit sur le souverain et la souveraine de petites pièces d'argent qu'il tenait dans un vase sacré, et jeta ensuite au peuple des

médailles du même métal. Les fêtes se succédèrent et unirent tout le luxe de l'Orient à la galanterie de l'Occident. Dimitre y parut souvent vêtu à la polonaise, ce qui choqua les grands de l'empire, déjà outrés de la supériorité qu'affectaient les Polonais, et des moqueries qu'ils se permettaient lorsque, voyant les boyards servir leur maître, ils se félicitaient d'être nés dans un pays dont le chef n'osait exiger du dernier des hommes libres, une obéissance aussi servile *. Le peuple n'était pas plus content; on lui disait que ce czar sans piété, sans respect pour les images, se nourrissant de mets impurs, marié à une étrangère, ne pouvait être du sang de Rurik; que, créature des Polonais, il allait leur donner les maisons des boyards, des nobles, des marchands et même les couvents, dont on chasserait les moines et les religieuses; qu'on céderait à leur roi la moitié de l'empire, et que

* Karamsin, tome IX, page 367.

les frontières de la Pologne seraient bientôt aux portes de Moscou. La populace inquiète s'agitait, se groupait et n'attendait que des avis et des chefs; des hommes doués d'une éloquence populaire, l'excitaient par leurs discours.

Chouiski, le chef occulte de tout ce qui se passait, ne voulait pas risquer une seconde fois d'éclater trop tôt, et il observait tous les mouvemens en silence. Déguisé, il se mêlait aux rassemblemens, parcourait les lieux publics. Un soir, assis dans le coin obscur d'un cabaret, couvert d'un manteau, paraissant s'occuper seulement de la boisson qu'il avalait à petits traits, il considérait les Russes et les Polonais qui, réunis dans le même lieu, évitaient cependant de se confondre. Les premiers s'entretenaient à voix basse; les regards sombres qu'ils jetaient sur les Polonais, auraient dû avertir ceux-ci de ce qui se préparait; mais insou-

cians et comptant sur leurs forces, ils riaient et causaient bruyamment.

Les yeux de Chouiski se portaient principalement sur un homme en habit russe, remarquable par une forte carrure et une barbe épaisse. Assis seul à une table, peu attentif à ce qui l'entourait, il semblait livré à des pensées plus importantes; mais il fut tiré de cette préoccupation par l'arrivée bruyante d'un homme d'armes polonais et d'un de ces cosaques Zaporogues qui avaient, accompagné Dimitre. Tous deux se placèrent près de notre homme, qui voulut d'abord se retirer; mais il se r'assit sur l'invitation du cavalier.

« Pourquoi nous quitter? lui dit celui-ci; ne sommes-nous pas amis? Vous nous devez votre souverain, et nous vous enseignerons à être libres. Vous vous formerez sur notre pays où personne ne vient nous dire : *Je le*

veux ! je l'ordonne ! que tout se soumette à ma volonté ! où les seules lois en vigueur sont celles que nous avons faites, et où chacun est maître chez lui, grand ou petit ; car personne n'oserait porter atteinte à ses droits *.

— Allons, allons, reprit le cosaque, ne me parlez pas de votre liberté que vous marchandez avec vos princes comme une aune de ruban : que vous stipulez devant un notaire comme un contrat de vente. Nous n'avons besoin de savans ni pour écrire notre histoire, (car ce que avons fait nous sommes toujours prêts à le refaire), ni pour mesurer nos libertés ; nous choisissons un chef, c'est ensuite à lui à savoir jusqu'où peut aller notre obéissance. Aussi, chez vous, vos

* Commencement d'une pièce de vers sur la liberté polonaise, par Mathieu Strykowski, imprimée en 1572.

confédérations seules représentent quelque chose.

— Monsieur, dit le Russe en s'adressant au Polonais, vous avez autant de maîtres que d'hommes puissans par leurs richesses ou par la popularité qu'ils ont su acquérir. Nous n'en n'avons qu'un que Dieu nous a donné. S'il est bon, nous nous estimons heureux et protégés de la Providence ; s'il est mauvais, nous le regardons comme une punition du ciel et un avertissement que nous avons des fautes à expier. L'amour du souverain est, pour la Russie, la garantie de sa gloire et de sa grandeur.

— Là-dessus, s'étant levé, il se retira. L'homme au manteau l'avait suivi, il l'accosta dans la rue en lui disant :

« Gloire à Dieu et santé à vous, brave Kosma ! *

* Kosma (Cousiema), Minin, boucher de Nijeni-

— Je vous remercie ; mais d'où nous connaissons-nous ?

— J'ai vu Kosma Minin, les armes à la main, servir son pays au champ d'honneur. Je l'ai vu à Nijeni aider de son bien ses concitoyens malheureux qui le proclamaient un véritable russe. Je l'ai vu au conseil des anciens de la ville, défendre les intérêts de tous et oublier les siens. Devais-je le voir assis à la même table et s'entretenir familièrement avec nos oppresseurs !

Nowogrod, et le prince Pojarski, qui tous deux avaient acquis une grande popularité par leurs services et leurs vertus, s'unirent pour la délivrance de leur pays. Ces deux héros eurent le bonheur de réussir dans cette noble entreprise.

Pendant deux siècles, aucun monument n'attesta la reconnaissance de la patrie qu'ils avaient sauvée ; mais la Providence avait marqué l'homme digne de le leur élever ; c'était Alexandre I^er^ ; depuis son règne, ces grands hommes ont à Moscou des statues qui font le plus bel ornement de cette ville.

— Prince, car je vous reconnais maintenant, ma vie entière ne suffit-elle pas pour prouver que je suis un homme de la Russie ?

— Oui, je te connais par tes actions ; mais je veux te connaître par tes pensées. Dis-moi, sais-tu quel est le sentiment qui conserve les nations et les empêche de tomber dans l'avilissement quand elles sont asservies ?

— Parlez, dites-moi son nom ; si je l'ignore, je passerai ma vie à m'en pénétrer pour le transmettre à mes enfans avec ma bénédiction.

— Ecoute-moi bien : ce sentiment s'appelle haine à l'étranger. »

Ici, un son terrible, semblable au bruit d'une armure qui tomberait sur le marbre,

sortit de la vaste poitrine du boucher de Nijeni.

«Est-ce là ce que vous vouliez m'apprendre, s'écria-t-il ? N'était-il pas russe ce Vasilko, fils de Constantin, qui préféra la mort à l'amitié de Bati ? Elle était russe cette noble cité de Koselsk, dont les habitans périrent jusqu'au dernier en défendant leurs murs contre les Tartares. Elle fut appelée par l'ennemi *la méchante ville* : que la patrie entière soit un méchant pays pour l'étranger en armes qui toucherait son sol ! qu'elle le dévore ! Haine à l'étranger ! Ce sentiment fait bouillir le sang dans mes veines et calcine la moëlle de mes os : et c'est à moi que vous voulez l'apprendre !

— Le chien que l'on agace grince des dents ; la femme irritée se répand en paroles, l'homme se tait et agit.

— Agir ! et contre qui ?

— Contre qui ? Dis-moi, brave Kosma, tu es allé ce matin au bazar, tu as rencontré ces étrangers qui nous apportent leurs talens futiles. Que leur as-tu dit ?

— Mangez en paix le pain de la Russie hospitalière ; il est abondant et il y en a pour tout le monde.

— Tu as vu ces hommes qui viennent échanger les produits de leur patrie contre notre or ; que leur as-tu dit ?

— Dieu vous conduise et vous protége, vous qui nous procurez les aisances de la vie.

— Tu as vu ces étrangers à l'œil fier et menaçant, le mépris sur les lèvres, la me-

nace dans la bouche, choisir les groupes les plus épais pour y précipiter leurs chevaux et se donner le plaisir de voir cette foule s'ouvrir devant eux comme la boue que sillonne la roue d'un char; que leur as-tu dit?

— Ce que je leur ai dit! »

Ici le bourgeois de Nijeni s'arrêta, car il était suffoqué. Devenu maître de ce premier mouvement, il continua avec plus de calme.

« Prince, ce flot de l'Océan irrité n'a-t-il pas jeté une perle sur notre rivage? Ne sont-ce pas ces étrangers qui ont recueilli la dernière goutte du précieux sang de Rurik? Que ce bienfait nous fasse mépriser leurs outrages!

— Comment, tu doutes encore que ce

Dimitre ne soit un imposteur ! Je pourrais t'en donner mille preuves; une seule te suffira. Demande au premier venu dans Moscou ce qu'il en pense. Du reste, son sort et celui de ces étrangers est fixé. Regarde ! que vois-tu sur toutes ces portes ?

— Des croix rouges.

— Eh bien, elles disent la mort plus haut que les croix du cimetière. Le soleil de demain verra la destruction de cette race maudite et du misérable qu'elle a voulu nous imposer. Pour toi, brave Kosma, cours à Nijeni, et qu'on y fasse ce que nous allons faire à Moscou.

— Prince, je vous le dirai franchement, vos intérêts ont toujours été mêlés aux intérêts du pays. La question est importante; si Dimitre est en effet un imposteur : qu'il

meure ! mais, s'il ne l'est pas, ne détruisons pas la dernière branche de cet arbre à l'ombre duquel la Russie a prospéré. Je veux consulter un homme vraiment ami de sa patrie et qui se soit toujours oublié lui-même pour la servir ; cet homme existe.

— Je sais qui tu veux dire. Eh bien, va trouver ton Pojarski ; consultez-vous pendant que nous agirons, et vous nous direz ensuite si nous avons bien ou mal fait. » Là-dessus ils se séparèrent.

CHAPITRE XIII.

Chouiski s'était dirigé vers son palais; il trouva une foule nombreuse réunie dans la cour et dans les appartemens. « Mes amis, dit-il, la Russie est fatiguée du joug d'un aventurier; le premier j'ai voulu le démasquer, mais l'imposture n'était pas encore

évidente. Aussi mon sang a failli rougir le billot. Moscou resta tranquille et je dus la vie au tyran, comme le voyageur surpris la doit au brigand qui l'épargne. Aujourd'hui tous les doutes sont levés; la conviction est dans tous les cœurs. Souffrirons-nous donc que le trône soit souillé davantage par la présence d'un moine défroqué; que nos temples soient profanés, et notre trésor livré à d'insatiables étrangers? Si la mesure de l'ignominie et des maux que des hommes peuvent supporter n'est pas encore comblée, vous verrez dans peu les chefs de la nation égorgés, l'empire démembré; vous verrez sur vos coupoles la croix latine remplacer la croix grecque. Alors peut-être trouverez-vous qu'il est temps d'agir. »

« Aux armes! s'écria-t-on alors de toutes parts. Marchons! mort à l'imposteur et aux Polonais!

— Eh bien ! marchons ! que les centeniers parcourent la ville et ordonnent au peuple de s'armer pour une cause aussi sainte. Que quelques braves, à la tête de troupes sûres et dévouées, cernent les maisons des Polonais qui, réunis, seraient encore dangereux. Quant à nous, portons-nous au palais. »

Aussitôt Chouiski s'élança, tenant la croix d'une main et le glaive de l'autre.

Cependant tout était tranquille au palais ; un sommeil sans défiance avait succédé à l'agitation des fêtes, lorsque le son du tocsin et les cris d'une foule immense en réveillent tous les habitans. Bosmanof sort le premier ; il entend crier au feu : il voit Tatistchef, qui lui doit la vie, à la tête du peuple, et lui demande où il brûle.

« Dans le cœur de tous les Russes, répond

le Boyard. Cet incendie ne peut être éteint que dans le sang des traîtres. » Et en parlant ainsi, il le frappe de son poignard. Bosmanof rentre chancelant ; il crie : « Sauve-toi, Dimitre, fils d'Iwan ! sauve-toi ! il y a trahison ! » Et il expire en achevant ses mots. *

Dimitre, avec un petit nombre de gardes qu'il a réunis, fond sur le peuple et le repousse ; mais des masses de révoltés arrivent de toutes parts. Les portes du palais sont enfoncées, ses défenseurs massacrés, et Dimitre tombe frappé d'une balle. Le peuple l'entoure ; mais au moment de l'achever, le prince se soulève et leur dit : « Misérables ! je suis Dimitre, fils d'Iwan. » A ces mots, tous s'arrêtent, un scrupule les retient : les plus mutins craignent de tremper leurs mains dans le sang de leur légitime souverain. « Allons au monastère, se disent-ils ; demandons à la

* Levesque. Hist. de Russie, t. III, p. 307.

czarine qu'elle affirme sous serment si c'est son fils ou non. » Chouiski accourt dans ce moment. « Mes amis, s'écrie-t-il, quoiqu'il ne puisse exister aucun doute, cependant mon âme était timorée : j'ai couru au monastère, et là, à genoux, j'ai supplié l'impératrice de révéler la vérité. Au milieu des larmes et des sanglots, elle demanda pardon à Dieu et aux hommes d'avoir favorisé l'imposture. » *

Aussitôt mille poignards se plongent dans le cœur de l'infortuné Dimitre; une troupe de furieux court à l'appartement de Marina en poussant des cris de mort. Les portes sont ouvertes; la jeune princesse, à demi-vêtue, est entourée de ses femmes. Osmolski, jeune page polonais, défend le seuil avec intrépidité; un coup part, une femme se précipite devant sa maîtresse et tombe atteinte d'une

* Levesque, Hist. de Ru., t. III, p. 309.

blessure mortelle. C'est cette jeune Israélite que Marina a protégée, dont elle a fait la fortune, et qu'elle a mariée à un gentilhomme nommé Chmielnicki *. Après avoir tué le jeune défenseur de Marina, le peuple pénètre jusqu'à elle : mais, en voyant sa souveraine couverte de sang, il s'arrête; au même instant des Boyards arrivent et lui arrachent sa victime. Cependant les Polonais, surpris dans leurs maisons, sont égorgés avec tous les rafinemens d'une ignoble vengeance. La force, sans pitié et sans courage, se plonge dans le sang avec avidité **. Mniszech et les Wisniowiecki, plus prudens que leurs compatriotes, étaient préparés à tout événement : aussi une lutte terrible s'engagea-t-elle devant leur palais. Déjà des monceaux de cadavres étaient entassés; le rez-de-chaussée envahi ; la défense n'en devint que plus

* Niemcewicz, tome II, page 286.
** Karamsin, tome II, page 394.

vive aux étages supérieurs. Enfin les chefs du peuple demandèrent à entrer en pourparler avec ces braves, et stipulèrent leur reddition en leur promettant la vie sauve *.

A cette journée de sang succéda une nuit de calme. Le peuple, sans souverain, ignorant qui devait l'être, s'endormit dans le repos, comme au milieu de la paix la plus profonde. Mais Chouiski veillait : il courut donner des instructions à ses partisans et à ses amis sur ce qu'ils devaient dire le lendemain au conseil et dans la place publique. Lui-même se prépara au rôle qu'il allait jouer. Le conseil réuni, il fit un récit des événemens et de ce qui les avait amenés. « Maintenant, ajouta-t-il, que nous sommes délivrés de celui qui souillait la couronne de Monomaque, nous devons songer à élire un souverain digne de nous gouverner. La race des czars n'existe

* Niemcewicz, Sigismond III, tome II, page 291.

plus, mais la Russie existe encore : nous trouverons dans son sein ce qui manque sur le trône. Cherchons un homme dévoué à la patrie, vertueux, expérimenté, par conséquent d'un âge mûr; un homme qui, après avoir accepté le sceptre, soit ami de la modération et de la vérité, et ne songe pas sans cesse au luxe et à la magnificence; qui s'entoure, non de gardes, mais de l'amour de ses sujets. Un tel homme, me direz-vous, est difficile à trouver : mais un bon citoyen doit être exigeant quand il s'agit de celui à qui seront confiées les destinées de l'empire. »

Le but de Chouiski était évident et généralement connu. Personne n'osait s'opposer ouvertement à son désir. Plusieurs pensaient et disaient qu'on ne pouvait terminer une affaire de cette importance sans assembler les états-généraux comme au temps de l'élection de Godounoff; qu'ils décideraient à qui on

devait remettre les rênes du gouvernement. Si l'on avait eu recours à cette mesure, la Russie aurait probablement choisi Chouiski ; mais ses partisans ne voulaient pas attendre. Ils répliquèrent que le temps était précieux ; que l'empire, sans czar, ressemblait à un corps sans âme ; qu'il fallait prévenir les troubles prêts à éclater en choisissant le plus digne d'entre les Boyards ; que là où se trouvait Moscou, se trouvait l'empire ; que la même pensée était dans tous les cœurs, et le même nom dans toutes les bouches.

Tout-à-coup ce nom retentit dans le conseil et sur la grande place. Celui qui fut proclamé ne le fut pas unanimement, mais aucun ne contraria ouvertement son élection. Le son des timbales, des trompettes et des cloches annoncèrent un nouveau monarque à la capitale. Les Boyards et les nobles les plus distingués conduisirent Basile Chouiski du

Kremlin à la grande place, où les troupes, les citoyens et les marchands qui lui étaient particulièrement dévoués *, le saluèrent père de la Russie.

* Karamsin, tome II, page 404.

CHAPITRE XIV.

PENDANT que Chouiski s'asseyait sur le trône de Dimitre, Marina et son père, accompagnés d'une nombreuse escorte, étaient conduits à Jaroslaw sur le Wolga. Aux grandeurs allait succéder pour eux les horreurs d'une longue et dure captivité qu'ils ne su-

rent adoucir que par l'étiquette d'une cour et des titres dont la réalité n'existait plus.

Inquiet de la situation intérieure de son empire, et de l'attitude menaçante de la Pologne où les massacres de Moscou avaient excité un désir général de vengeance, Chouiski se décida enfin à relâcher tous les Polonais. Mniszech et sa fille traversaient, en captifs, ce pays où ils étaient entrés au milieu des acclamations d'une population prosternée devant eux. Ces ames altières n'étaient occupées que de l'humiliation qui les attendait en arrivant dans leur patrie qu'ils avaient quittée sur des chars de triomphe, lorsqu'une troupe de cavaliers se précipita sur l'escorte et la dispersa après un combat assez vif. Les deux prisonniers restaient indifférens à l'aspect d'un événement dont la cause leur était inconnue et qu'ils croyaient, par conséquent, sans intérêt pour eux. Aussi ne furent-ils pas peu surpris lorsqu'ils reconnurent Stadnicki,

leur parent * et l'un des chefs qui s'était joint à eux lors de la première expédition de Russie. Stadnicki, s'adressant à Marina, lui dit : « Venez, madame, rejoindre votre époux qui, à la tête d'une nombreuse armée, va reconquérir un trône, punir la trahison et récompenser la fidélité.

— Dimitre ! s'écria Marina avec surprise.

— Eh bien ! ma fille, reprit le vieux palatin, remercie le ciel de t'avoir conservé un époux.

— Mais, ne l'ai-je pas vu percé de plus de coups qu'il n'en faudrait pour ôter mille vies.

— Madame, continua Stadnicki, sauvé comme par miracle des massacres de Mos-

* Niemcewiez, tome II, page 331.

cou, Dimitre sera bientôt maître de la Russie entière. C'est lui qui, ayant appris votre voyage, nous a donné l'ordre de vous délivrer. Il vous attend et dans peu vous serez près de lui.» On se remit en route: mais que de pensées agitaient Marina et son père ! Celle-ci ne pouvait douter de la mort de Dimitre. Quel était donc l'être mystérieux qu'elle allait voir ? Quel parti devait-elle prendre? Mniszech voyait, avec joie, se rouvrir une carrière d'intrigue et d'ambition. Il cherchait à combiner toutes les causes et les résultats de ces événemens pour n'être pris au dépourvu dans aucun. Les renseignemens qu'il obtenait de ses compagnons se bornaient à certifier que Dimitre s'était échappé de Moscou par des conduits souterrains; * qu'à sa rentrée en Russie le peuple s'était joint à lui, et qu'un corps nombreux de Polonais, ayant les princes Rosinski et Jean

* Niemcewiez, tome II, page 317.

Sapieha à leur tête, faisaient la principale force de cette armée qui, après de brillans succès, se trouvait campée à Touchina, à trois lieues de Moscou.

Tout en parlant ainsi, nos voyageurs approchaient du camp. Tout-à-coup ils sont entourés d'une foule immense. Les cris de joie, le son bruyant des trompettes, des milliers de cavaliers aux armes éclatantes qui s'élançaient au devant d'eux, tout ce tumulte, ce magique spectacle, au sortir de captivité, porte l'enivrement dans l'ame de Marina. Elle ne sait plus où est la réalité; le passé n'est-il qu'un rêve, et va-t-elle retrouver Dimitre, ou l'a-t-elle réellement vu percé de coups, n'ayant aucun reste de vie, pas même une goutte de sang à donner pour satisfaire la fureur des révoltés qui s'acharnaient encore sur son cadavre? Cependant on s'arrête au milieu d'un champ; un cercle se forme; la curiosité brille dans tous

les regards : un silence profond règne, on ne veut perdre ni un geste ni une parole.

Quand Marina aurait pu conserver le moindre espoir de revoir Dimitre, son étonnement à l'aspect de l'homme qui prenait son nom n'aurait pas été plus grand *; c'est avec terreur qu'elle le voit s'avancer. Son extérieur a quelque chose de repoussant : sur ce visage destiné à n'exprimer que les sentimens vils et les passions basses, se peint en ce moment un sourire de haine et d'embarras qu'elle croit avoir déjà vu une fois. Cette idée confuse s'éclaircit tout-à-coup, et une sorte de révélation intérieure lui découvre l'homme qu'elle a devant elle. Cependant il lui semble qu'elle rêve encore, qu'un cauchemar horrible la tourmente : elle espère pouvoir s'arracher enfin à cet affreux sommeil et rentrer dans la vie réelle. Elle fait un

* Levesque, Hist. de Russie, tome III, page 346.

effort et se sent retenue par des bras qui l'enlacent. Une voix lui dit à l'oreille : « Belle Marina, vous m'avez enlevé une jolie promise, mais vous me donnez une épouse plus belle encore. » Marina pousse un cri douloureux et tombe sans connaissance dans les bras de son père qui, s'adressant à la troupe :

« Camarades, dit-il, vous voyez l'effet d'une émotion bien naturelle à l'aspect inattendu d'un époux dont elle a si vivement pleuré la perte. Et vous, prince, permettez à un père de ne s'occuper en ce moment que de sa fille. »

Marina fut portée dans une tente où tous les soins qui lui furent prodigués l'ayant fait revenir à elle, le comte Mniszech fit retirer toutes les personnes de sa suite, et demanda à sa fille si au milieu de tant d'événemens extraordinaires elle avait pu s'attendre à voir ressusciter un époux dont la mort n'était que trop certaine.

« Pourquoi m'a-t-on amenée ici, reprit Marina? Qu'espère-t-on, que veut-on de moi? Indifférente sur mon sort, accoutumée à la captivité, je me suis laissée conduire au gré de la force; mais mon désir est de retourner en Pologne. Là, du moins, mon existence ne peut être qu'honorable. Parvenue au rang le plus élevé, non par l'usurpation ni par le crime, mais par la volonté d'un époux, monarque légitime d'un grand empire, mon front porte un signe ineffaçable. Il est un caractère qu'on ne peut m'ôter qu'avec la vie; je suis souveraine.

— Ma fille, reprit le palatin, ne te fais pas illusion; de retour au milieu de tes compagnes, tu seras abaissée de toute la hauteur dont tu as voulu t'élever. Tu n'es plus une reine, mais la complice d'un misérable intrigant qui a reçu la juste récompense du mensonge et du parjure. Il n'y a pour le malheur ni compassion ni justice. On aurait vu

ton Dimitre attaché en naissant au sein de l'épouse d'Ivan IV, qu'il ne serait qu'un imposteur aujourd'hui. Retournes en Pologne; va montrer au milieu du sourire, du dédain, et d'une pitié insultante, la veuve du moine Hregori Otrepiew. Pour moi, je ne puis supporter tant d'humiliations, et je reste ici où l'on venge le sang de mes concitoyens morts pour notre cause.

— Lorsque j'épousai Dimitre, mes parens, mes amis, des hommes que je révère, un peuple entier le proclamaient le dernier rejeton du sang de Rurik: mais qu'avec la conviction de l'imposture, je veuille être la complice et la compagne de l'imposteur, que je consente à ce que dans l'avenir, mon nom ne soit prononcé qu'avec horreur par une nation, et mépris par l'autre, est-ce là un moyen d'échapper à l'humiliation? S'y soustrait-on par l'infamie? Les voix de la postérité n'apportent à l'oreille qu'un bruit confus; on pourrait encore les

braver : mais, que dans le présent, moi, fille d'un noble polonais, élevée dans une maison où la crainte de Dieu et l'amour de la vertu semblaient être en honneur, que j'unisse mon sort à celui d'un.....»

(Ici, Marina s'arrêta comme si elle eut hésité de prononcer le mot qui allait sortir de sa bouche); car, mon père, je connais cet homme : C'est....

— « Un Juif*, prononça une voix, et au même instant l'imposteur entre, ou plutôt se glisse dans la tente. Oui, un Juif, continue-t-il en s'adressant au palatin qui le regardait avec étonnement. Votre fille m'a reconnu; car il n'est pas facile d'oublier l'homme qu'on a outragé, serait-il le plus

* Niemcewiez, Histoire de Sigismond III, tome II, page 322, — Kobierzycki, Histoire de Wladislas, livre V, page 320.

misérable des êtres. Quant à vous, comte, souvent je me suis trouvé près de vous ; mais jamais vos yeux ne se sont assez abaissés pour rencontrer mon visage. Vous connaissez pourtant mon grand oncle, le savant Egidi, et c'est à ce qu'il dit pour son malheur que vous le connaissez. Lorsque votre fille vint porter le désordre au milieu de nous, il se renferma et ne voulut voir personne. Ce ne fut qu'après une longue réclusion qu'un jour, m'ayant fait venir, il me passa au cou ce talisman enveloppé dans un sac, me défendit de l'ouvrir sous peine d'être immédiatement frappé de mort, m'ordonna d'aller en Russie et d'y publier que j'étais fils d'Iwan le terrible. J'obéis. Arrivé à Starodoub, je dis au peuple :

« Vous avez devant vous votre légitime souverain Dimitre, que Dieu a préservé du massacre de Moscou. Il vient redemander la couronne que Chouiski lui a ravie. »

Un cri de joie accueillit ce discours ; les habitans des villes voisines accoururent se joindre aux bourgeois de Starodoub *. Ces troupes grossies par des Boyards, des soldats russes et polonais et par des cosaques, présentaient déjà une masse respectable, lorsque les princes Sapieha et Rozinski m'amenèrent des armées. Rien alors ne fut en état de nous résister. Me voici près de Moscou, qui sous peu de jours va tomber en ma puissance; alors, j'aurai une couronne à donner. Il n'est pas méprisable l'homme qui peut faire un tel cadeau et je le ferai. Votre premier Dimitre était un homme vaillant; il aurait voulu régner seul : vous, Marina, vous n'auriez été qu'assise auprès de lui sur un trône. Pour moi, qui ai peur de tout le monde, je vous laisserai régner, pourvu qu'il me soit permis de prendre quelque peu d'or ; mais il faut vous décider. Parmi les hommes qui nous

* Levesque, tome III, page 336.

entourent, beaucoup savent à quoi s'en tenir sur mon compte : cependant, le nombre de ceux qui sont de bonne foi est bien plus grand. Si ces derniers m'abandonnaient, les autres n'oseraient plus me soutenir. La réception que vous venez de me faire a étonné et porté le doute dans tous les cœurs. Si cette fâcheuse impression n'est pas détruite, tout est fini, et il n'y a plus d'or pour moi, ni pour vous de puissance *. » A ces mots, Mniszech saisit la main de Marina, et l'entraîne hors de la tente. De la hauteur où ils sont placés, on découvre Moscou et ses quarante fois quarante coupoles.

« Ma fille, dit-il avec force, vois-tu ces murs ? Là, il y a une couronne que tu peux placer sur ta tête, et des ennemis que tu peux fouler à tes pieds.

— Que faut-il faire pour cela? reprit Marina, et des éclairs sortaient de ses yeux.

* Levesque, tome III, page 347.

— Te jetter dans les bras de cet homme ; et, en parlant ainsi, il l'y pousse avec violence. »

Les soldats et le peuple, qui les observent de loin, font retentir les airs de bruyantes acclamations, et le sort de Marina est fixé. Cette soif de grandeur et de puissance se réveille en elle avec une nouvelle force : elle se dépouille de tout sentiment de honte et de retenue, et s'enfonce dans un abime d'intrigues qui ne purent cependant la conduire au but de ses désirs.

CHAPITRE XV.

Rozinski et Sapieha étaient des chefs aussi habiles que vaillans ; mais l'inimitié qui régnait entre eux les empêchait de recueillir les fruits de leur victoire, et aggravaient les résultats de leurs revers. La lutte fut cependant longue et brillante, et le succès

était douteux, lorsque Sigismond III se décida enfin à intervenir dans les affaires de Russie. Son projet était de réunir cette couronne à celle de Pologne, ou, selon les circonstances, de la placer sur la tête de son fils Wladislas. Le roi vint mettre en personne le siége devant Smolensk, et le hetman* Zolkiewski, avec 7,000 hommes seulement, se dirigea sur Moscou. Ayant rencontré, près de Kluchin, Dimitre Chouiski à la tête d'une armée de 48,000 hommes, il remporta cette célèbre victoire qui lui livra le czar dépossédé avec toute sa famille, lui donna les moyens de faire proclamer Wladislas czar de Russie, et lui ouvrit enfin les portes de Moscou. Le premier soin du roi de Pologne avait été d'envoyer des émissaires, au camp du faux Démétrius, pour engager tous les Polonais qui s'y trouvaient à se joindre à à leur souverain. On leur offrait les con-

* Cette charge répondait à celle de connétable.

dont il est plutôt l'instrument que le maître.

Pendant cet intervalle, Zolkiewski avait fait placer la couronne de Russie sur la tête du fils du roi de Pologne, et son armée occupait Moscou; voulant pacifier l'empire, en assurer la possession à Wladislas, il était important qu'il détachât de l'imposteur le petit nombre de partisans qui lui restaient. Des envoyés se rendirent donc, de sa part, au camp du faux Démétrius, et enjoignirent à Sapieha et aux soldats polonais qu'il avait encore avec lui, d'abandonner au plutôt une cause que combattait leur souverain. Ceux-ci hésitèrent d'abord, mais, craignant les suites d'une désobéissance formelle, désespérant d'ailleurs eux-mêmes de pouvoir placer sur le trône le misérable qui allait bientôt compter autant d'ennemis que de Russes et de Polonais, ils promirent enfin de se conformer aux ordres qu'on leur donnait. D'un autre côté, des of-

fres avantageuses avaient été réitérées à l'imposteur qui, né pour végéter dans l'obscurité, maudissait l'intrigue qui l'avait jeté dans une vie inquiète et agitée, et penchait toujours à prêter l'oreille aux propositions. Mais cet homme, incapable d'une volonté, était sous l'influence de Marina, dont rien ne pouvait vaincre l'obstination. « J'aimerais mieux, répondit-elle aux envoyés de Zolkiewski, manger le pain de la pitié que d'accepter le plus léger bienfait d'un roi qui vient m'enlever ma couronne. » *

Elle se retira dans un monastère, s'y fortifia avec la petite troupe de ceux qui lui étaient restés fidèles. Voyant que tout essai pour ramener cette femme altière à des sentimens de paix, serait infructueux, et qu'il n'y avait plus de ménagement à garder envers elle, Zolkiewski résolut de se rendre

* Niemcewicz, tome II, page 479.

maître de sa personne. Pour y parvenir plus sûrement, il eut soin de ménager adroitement des intelligences avec quelques-uns des Polonais enfermés dans la même retraite. Instruit de toutes les issues, il se disposait à les faire cerner, quand Marina, prévenue à temps du coup qui la menaçait, part, entraînant avec elle l'imposteur, et, accompagnée d'une troupe de cosaques et de tartares, elle regagne Kalouga. *

Là, sans se laisser abattre pas ses revers, elle renoue ses intrigues, et se trouve encore à la tête d'un nombreux parti. Elle n'a qu'une pensée, qu'un but, c'est de donner une couronne à l'être abject, objet de son aversion, auquel son sort est pourtant uni par les liens indissolubles qu'a tissus l'ambition la plus insatiable. Mais le moment où sa dernière espérance devait être déçue était

* Niemcewicz, tome II, page 481.

arrivé. L'imposteur, soupçonnant la fidélité d'Ourmamed, Chan de Kasimoff, avait résolu de s'en défaire. Il l'emmena à une partie de chasse, le poignarda dans un lieu écarté où le meurtre pouvait rester ignoré, et revint en toute hâte parmi les siens, publiant qu'Ourmamed avait voulu attenter à ses jours, mais que n'ayant pu y réussir, et redoutant sa vengeance, il s'était enfui à Moscou et avait cherché un asile au milieu de ses ennemis. Ce mensonge ne trompa pas tout le monde : le prince Ouroussow devina la vérité et forma le projet de ne pas laisser impunie la mort de son parent. Profitant, un jour, des désordres d'un banquet, où tous les convives étaient plongés dans l'ivresse la plus complète, il se précipita, à la tête de ses tartares, sur l'imposteur, le massacra, lui et toute sa suite, et se retira en Crimée.

Témoin de ces événemens, Kalouga se ré-

volte; les partisans de Marina l'abandonnent, et elle se trouve seule, livrée sans défense aux Boyards qui la font enfermer dans une obscure prison. *

* Niemcewicz, tome II, page 499 *et sequent.*

CHAPITRE XVI.

MARINA avaitim ploré l'assistance de Sapieha, qui était encore à la tête de quelques troupes. Cette ame superbe était descendue jusqu'à la prière; mais sa dernière tentative avait été inutile, car Sapieha, en gardant les armes à la main, songeait moins à soutenir

les intérêts de Marina qu'à obtenir, pour sa soumission, les conditions les plus avantageuses. Tout espoir de délivrance et de salut était donc perdu, et elle n'attendait plus que la mort dont on la menaçait, lorsque tout à coup la porte de son cachot est brisée. Un homme se précipite à ses pieds : il porte le costume de chef de cosaques ; l'obscurité de la prison empêche de distinguer ses traits ; mais le son de sa voix réveille dans le cœur de Marina les souvenirs de jeunesse qui ne s'effacent jamais. Elle reconnaît le jeune Zaroucki, le compagnon des jeux de son enfance, et ses yeux se remplissent de douces larmes. Elle se complaît dans ce sentiment de femme qui l'étonne, elle qui, depuis si long-temps, ne connait que les larmes de la colère et du dépit. Cette sensibilité, dont elle ne se croyait pas capable, cette possibilité d'émotions tendres et affectueuses la réconcilie un instant avec elle-même. Elle prend la main de Zaroucki, lui demande comment il

se trouve près d'elle, lui qui depuis tant d'années s'était soustrait à toutes les recherches.

« Madame, répondit-il, vous m'avez dit un jour qu'il fallait commander pour avoir le droit de vous obéir, et j'ai couru chercher ces hommes qui n'écoutent que la voix de celui qui propose le projet le plus téméraire et qui sait l'exécuter avec le plus d'intrépidité. Cette souveraineté ne pouvait m'échapchapper. Je fus élu chef, et c'est alors que j'appris vos étonnantes destinées. Tant que vous étiez heureuse, je vous étais inutile, mais j'ai connu vos revers et je suis accouru près de vous, avec des soldats dévoués. Accoutumés à obéir à ma voix, ils me suivront partout où votre service l'exigera. Venez, madame, nous allons vous conduire près de votre père qui, soumis aux ordres de son roi, a quitté la Russie; venez, vous allez revoir votre patrie.

— Il n'y a plus de patrie pour moi, que là où il y a un trône, des champs de bataille, ou un tombeau.

— Eh bien ! reprend Zaroucki avec feu : venez au milieu de nous. Là, vous trouverez le plus beau des trônes ; la voûte des cieux est le dais qui le couvre ; il n'est point soutenu par des pieds de bois dorés, mais il repose sur le plus bel animal de la création. Du haut de ce trône vous dicterez des lois ; votre empire aura pour limite les fers de nos lances, mais aussi il sera absolu. Nous le porterons dans tous les lieux que pourront atteindre les pas de nos chevaux. Partout où l'on nous résistera vous trouverez des champs de bataille, et les tombeaux seront pour vos ennemis.

Marina suit son libérateur, elle monte sur un magnifique cheval blanc, né dans la Circassie. A la vue du soleil, de ces hommes

incultes, désormais soumis à ses volontés, de ces armes étincelantes, son cœur se remplit d'une joie sauvage; elle fait bondir son coursier, saisit un sabre qu'elle agite dans les airs. Soudain elle s'élance, fait signe à la troupe de la suivre, et tous se précipitent sur ses pas. Marina, comme un mauvais génie, porte dans le cœur de Zaroucki cette soif insatiable de domination qui la tourmente. Il parcourt l'orient de la Russie, la ravage, et exerce partout où il s'arrête la plus despotique tyrannie. * Mais le cœur de Marina n'est pas satisfait; ce n'est pas assez pour elle de régner sur ces hommes du désert. Fatiguée de cette souveraineté mobile, elle veut en établir une plus stable, et Zaroucki, en esclave soumis qui n'a d'autre désir que celui de prouver son dévouement, se dirige sur Astracan. Cette ville est défendue par le prince Ivan Dimitriewicz Khworo-

*Niemcewicz, tome III, page 32. — Levesque, tome III, page 413.

tinin : il est défait et mis à mort. * Zaroucki s'empare de la ville, et offre à Marina une résidence où elle règne encore quelques mois.

Cependant, à la voix de Pojarski et de Minin, les Russes s'étaient soulevés et unissaient leurs efforts pour délivrer leur patrie et assurer sa tranquillité. Partout les ennemis du pays étaient poursuivis ; Zaroucki ne pouvait rester paisible. Attaqué par des forces supérieures, il fut battu et forcé de fuir dans le désert. Les maladies, les combats, les privations de tout genre, lui avaient enlevé une partie de ses compagnons ; les autres, entièrement découragés, avaient abandonné une cause dans laquelle ils n'entrevoyaient rien à gagner, et Zaroucki resta seul pour défendre Marina que les Russes

* Niemcewicz, tome III, page 62. — Levesque, tome III, page 413.

poursuivaient sans relâche. L'hiver faisait déja sentir toutes ses rigueurs, et les deux proscrits ne pouvaient trouver un toit qui les abritât. Cherchant un jour à gagner les monts Ourals, ils erraient dans ces vastes steps qu'arrose le Jaïck. La nature était couverte d'un immense linceul ; les pas desdeuxvoyageurs s'enfonçaient dans une neige épaisse et leurs membres étaient glacés. Marina s'appuie, en marchant, sur le bras de cet homme dévoué qu'elle entraîne dans sa perte. Ils ne se parlent plus, car à peine trouvent-ils assez de force pour avancer.

Tout-à-coup le vent s'élève avec impétuosité ; la neige tourbillonne autour d'eux ; le ciel la lance sur la terre qui la repousse vers le ciel. Ils sont forcés de s'arrêter ; toute trace a disparu : celle qu'ils viennent d'imprimer est aussitôt effacée. La terre ni le ciel ne peuvent plus les guider ; ils sont entourés d'un nuage épais. Ce voile se déchire tout-à-coup, et devant eux est un homme à cheval qui pousse un cri perçant

dès qu'ils les aperçoit. Ils sont, en même temps, cernés par une troupe de cavaliers. Zaroucki veut tirer son sabre d'une main défaillante, et rougit la neige d'un torrent de sang. Marina est prise et garottée; ces hommes, dont les vêtemens sont couverts de neige, les barbes hérissées de blancs frimats, et qui ressemblent à des démons d'un enfer de glace, s'asseyent en rond pour délibérer sur le sort de leurs prisonniers. Marina les comprend, c'est la langue de ses sujets. Les débats se prolongeaint, car les uns étaient d'avis de l'emmener, les autres voulaient s'en défaire sur-le-champ, et s'épargner ainsi plus d'embarras. Tout-à-coup un des chevaux frappe la terre; un bruit sourd retentit sous son pied : le chef de la bande s'arrête; il écoute : un effroyable sourire se peint sur son visage, et du doigt il montre la terre. Ses compagnons l'ont compris; ils lui répondent par un signe d'intelligence, et aussitôt tous se mettent à l'œuvre. La neige est écartee, et la croûte de glace qui couvre le Jaïck

s'offre à leurs yeux. Alors ils tirent des haches de leurs ceintures, frappent à coups redoublés, et bientôt l'on voit l'eau du fleuve qui, resserrée dans son lit, fait entendre, en coulant, un bruyant murmure. Ils saisissent Zaroucki; l'infortuné avait déjà cessé de vivre et ce n'est plus qu'un cadavre inanimé qu'ils précipitent dans l'eau. Pour Marina, ils la réservent à une plus longue agonie; les injures dont ils l'accablent, la joie féroce qui brille dans leurs regards, annoncent à l'infortunée qu'elle n'a ni pitié ni pardon à attendre. Elle jette sur eux un regard de mépris et lève les yeux au ciel; ses lèvres sont agitées d'un faible mouvement : ce sont des souvenirs du passé ou des pensées pour l'avenir. Enfin, ses bourreaux la poussent sous la glace, * montent à cheval et disparaissent.

L'onde se ride, se couvre d'une croûte

* Niemcewicz, tome III, page 63.

légère; la tombe de ces deux infortunés se referme; l'ouragan soulève la neige, qui, en retombant, efface jusqu'à la dernière trace de cette terrible catastrophe avec laquelle finit un drame qui, pendant plusieurs années, avait agité deux puissans empires.

NOTES.

Page 89..... Des princes de Prusse et de Poméranie.

Le nom de Prussiens, donné aux habitans d'une partie des bords de la Baltique, paraît pour la première fois au dixième siècle, dans

la biographie de St-Adalbert. * Ce sont les mêmes que dans le deuxième siècle, le géographe d'Alexandrie, Claudius Ptolomæus, désigne sous le nom de *Galindes*, *Sudiens*, *Schalaviens*. ** Aux cinquième, sixième et neuvième siècles, on les rencontre sous la dénomination de *Æstes* (Æstiers). ***

Boleslas le Hardi (Chrobry), roi de Pologne, fait la guerre aux Prussiens, vers l'an 1000, pour les punir de la mort du saint martyr Adalbert, et les obliger à lui payer un tribut. ****

* Hartknoch, Dissert. des Antiq. Pruss. pop., page 15.

** Ptolomæi Alexandrini Geogr., lib. III. etc

*** Jornandes de rebus geticis, cap. V, p. 615. — Eginard in vitâ Caroli magni, cap. XII. — Duchesne, tome II, page 98.

**** Kadlubek, édit. Dobromil, page 138.

Il poursuit ses succès, entre en Allemagne, s'empare de la ville de Meissen et de la Luzace qui lui fut cédée par l'empereur Henri II de Bavière, dit le boiteux. * Dans les troubles qui précédèrent l'avénement de Casimir, et pendant le règne de Mieczyslas II, les Prussiens s'étant soustraits à ce tribut, Boleslas le Téméraire, roi de Pologne, les défit complétement sur la Ossa, à peu-près vers l'année 1060. ** Boleslas III défit les Prussiens vers l'année 1102. *** Son frère, Sbigniew, qui s'était révolté contre lui, excitait tantôt les Prussiens, tantôt les Poméraniens; mais toujours battu, il s'adressa à

* Ditmar, pages 53, 54. — Annales saxonnes, page 385.

** Kadlubek, édit. Dobromil, page 149.

*** Martin Gallus, page 85.

l'empereur Henri V qui, ayant réuni une puissante armée, s'avança en Silésie. Il rencontra l'armée de Boleslas III, près de Breslau, et fut défait dans un endroit qu'on appela depuis Psiepole, en allemand Hundsfeld (champ des chiens). Martin Gallus, tout en convenant que l'empereur Henri V fut forcé de se retirer, passe sous silence cette bataille qui est racontée par Kadlubek, Bogufal, et fort en détail par Dlugosz. Les traditions existent encore en Silésie, où le nom de l'endroit passe pour lui avoir été donné à cette époque, vu la quantité de chiens que le champ de bataille avait attirés. Le règne de Boleslas III fut long et glorieux. Il soumit la Prusse, la Poméranie et quelques parties de la Russie; mais à sa mort il commit la faute de partager la Pologne entre ses fils, et la réduisit ainsi à une

grande faiblesse. L'un de ces princes, Conrad, duc de Masovie, fatigué des incursions continuelles des Prussiens, fit solliciter Herman de Salza, grand maître de l'ordre Teutonique de combattre les Prussiens encore païens. * Il céda à l'ordre, en 1218, le pays de Culm et quelques autres villes pour y former un établissement. L'empereur Frédéric II et le pape Grégoire IX donnèrent à l'ordre tout ce qu'il pourrait conquérir en Prusse. Elle fut soumise presque en entier dès l'année 1283. Pendant ce temps la Pologne, s'affaiblissant toujours par ses subdivisions, allait devenir la proie de ses voisins, lorsque Wladislas Lo-

* Les Prussiens se décidèrent difficilement à se laisser éclairer des vérités de la religion chrétienne, et dans les provinces de Sameland et de Pomésanie, le paganisme se retrouve jusque dans le seizième siècle.

kietek réunit, d'une main ferme, ses membres épars, fut enfin reconnu roi et couronné à Cracovie, l'année 1319. Son ouvrage fut consolidé par son fils Casimir III, à qui la nation donna le surnom de *Grand*, parce qu'il protégea les sciences, l'agriculture et le commerce; qu'il rétablit l'ordre dans le pays, releva les villes et donna un code de lois qu'il fit adopter par les états réunis à Wislice en 1347, et qui, sous la dénomination de statuts de Casimir, furent en vigueur jusqu'aux derniers temps. La mort l'enleva lorsqu'il projetait l'établissement d'une académie à Cracovie. Ce projet fut exécuté en 1400, sous Wladislas Jagellon. Casimir le Grand acquit une haute considération à l'étranger. Médiateur entre Louis de Hongrie et l'empereur Charles IV, il prévint

la guerre qui allait éclater entre ces princes et donna en mariage, à l'empereur, sa petite fille Elisabeth de Poméranie. La noce se fit à Cracovie, en 1363, avec une grande pompe. Les rois de Hongrie, de Chypre, de Danemarck et un grand nombre de princes souverains y assistèrent. L'histoire a conservé le nom de Wierzynek, bourgeois de Cracovie, qui reçut chez lui et traita magnifiquement tous ces souverains. On rapporte ce fait comme preuve de l'opulence des villes sous Casimir.

L'ordre teutonique après avoir conquis la Prusse, avait tourné ses armes contre la Pologne. Des succès balancés; des trèves rompues presqu'aussitôt que conclues; des

traités de paix mal observés, remplissent l'espace de temps qui s'écoula jusqu'à l'année 1410, qu'eut lieu la bataille de Tannenberg; elle fut décisive. Wladislas-Jagellon, à la tête d'une puissante armée, défit le 15 juillet l'armée de l'ordre, qui laissa sur le champ de bataille 50,000 morts, parmi lesquels le grand-maître Ulrik de Jungingen. Jamais l'ordre ne s'est relevé de ce coup, et quoique les Polonais n'aient pas su profiter de leur victoire, ils avaient pris un ascendant marqué sur l'ordre; ce qui amena enfin la paix de Thorn, signée le 19 octobre 1466*, par laquelle la Pologne acquit la Prusse occidentale appelée aussi Prusse royale. La Prusse orientale ou ducale demeura à l'ordre à condition que le grand-maître se reconnaîtrait

* Schütz, pages 319 et 331.

vassal de la Pologne; qu'il prêterait hommage au roi, et prendrait place au sénat; que la moitié des emplois de l'ordre serait occupée par des Polonais, et que l'ordre s'engagerait à prendre part à toutes les guerres de la Pologne. Le grand-maître Louis de Erlichshausen fit sa prestation d'hommages entre les mains de Casimir IV. Les grands-maîtres Henri de Plauen en 1469, Henri-Reffle de Richtenberg en 1470, Jean - de - Tiefen en 1489, firent également leur prestation d'hommages, quoique plusieurs fois pendant ces années, l'ordre ait voulu profiter des époques de guerre avec la Russie, ou des momens où la Pologne était occupée à repousser les Tartares qui cherchaient à pénétrer en Europe, pour essayer le sort des armes, mais toujours sans succès.

En 1511 fut élu grand maître le Margrave Albert de Brandebourg, fils du Margrave Frédéric d'Anspach; il envoya son frère le Margrave Casimir pour obtenir du roi de Pologne, Sigismond Ier, d'être dispensé de la prestation d'hommages. Le roi ne voulut pas y consentir, mais la guerre avec la Russie étant survenue, cette affaire fut ajournée jusqu'en 1519, que les Polonais commencèrent les hostilités contre l'ordre. Le grand maître, demanda et obtint une trêve de quatre ans. Pendant ce temps, le Margrave Albert et presque toute la Prusse avaient adopté la réforme; et, s'étant enfin décidé à prêter hommage, Albert se rendit à Cracovie, encore décoré de la croix de l'ordre sur lequel il rejeta le retard de la prestation d'hommages, et la guerre qui s'en était suivie.

Sigismond déclara que, pour punir l'ordre, il lui ôtait la Prusse, et la donnait à son neveu, le Margrave Albert de Brandebourg, ainsi qu'à ses frères et cousins. Par là, le Margrave Albert devint duc de Prusse, à condition de la prestation d'hommage, et de la réversibilité de ce duché à la Pologne en cas d'extinction de la branche de Franconie *. Le Margrave Albert prêta hommage sur la place de Cracovie avec une grande pompe, le 10 avril 1525. Il renouvela sa prestation à Sigismond-Auguste, lors du couronnement de Barbe-Radizwill pour la Prusse, et les ducs de Poméranie pour Lawenbourg et Bitov. Le duc Albert étant mort, son fils

* Handbuch der geeschichte Preüssens van Baczko, tome 1, page 356.

Albert-Frédéric vint prêter serment, et faire sa prestation d'hommages à la diète de Lublin, l'an 1569. A cette époque, le roi Sigismond-Auguste permit aux envoyés de Joachin II, électeur de Brandebourg, de porter la main sur le drapeau que tenait le vassal agenouillé, en signe de la réversibilité du fief sur l'autre branche, et prépara ainsi la grandeur de cette maison. A la mort d'Albert-Frédéric, en 1618, le duché de Prusse tomba dans la ligne électorale. Georges-Guillaume, électeur de Brandebourg en reçut l'investiture de Sigismond III, à la diète de Varsovie, le 23 septembre 1621; elle fut renouvellée par Wladislas IV, en 1633. Frédéric-Guillaume, dit le grand électeur, reçut l'investiture de la Prusse ducale de Wladis-

las IV, le 8 octobre 1641 ; elle fut renouvelée, le 15 février 1649, à l'avénement de Jean-Casimir; mais Frédéric-Guillaume, profitant des guerres de la Pologne, contre Charles-Gustave, roi de Suède, conclut, le 19 septembre 1657, le traité de Wehlau, par lequel la Prusse ducale fut déclarée entièrement indépendante de la Pologne, et devant cependant retourner à ce royaume en cas d'extinction de la branche électorale de Brandebourg. Ce traité fut confirmé à la paix d'Oliva, conclue le 3 mai 1660. Le 18 octobre 1663, les états de la Prusse ducale prêtèrent hommage à l'électeur comme à leur souverain, en présence des commissaires Polonais, qui les relevèrent du serment prêté à la couronne de Pologne, et reçurent des états

le serment éventuel de réversibilité à la couronne de Pologne en cas d'extinction de la ligne masculine de l'électeur.

FIN.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU FILS AINÉ,
RUE DE LA MONNAIE, N. 11.

4°21 f 9 DH 148 - au

Imprimerie de Chaignieau fils aîné, rue de la Monnaie, n. 11.

ST2 005
53 BR 3248

PQ 2383 .P415 M3 1830 C.1
Marina Mniszech /
Stanford University Libraries
3 6105 039 960 153

DATE DUE

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305